



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE

O E U V R E S

COMPLETES

D E

M. DE VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.



AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

O E U V R E S

C O M P L E T T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME



AUX DELUX-FONTS.

CH. SANSON & FORTACHIE

1771

THEATRE

COMPLET

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME,

CONTENANT

LE DEPOSITAIRE , SOCRATE , SAMSON , LA
PRINCESSE DE NAVARRE.

1791.





2148,

LE
DEPOSITAIRE,
COMEDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

Théâtre. Tome. IX.

A



P R E F A C E.

L'ABBÉ de *Château-neuf*, auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

“ *Molière* nous cita M^{lle} *Ninon de l'Enclos*,
„ comme la personne qu'il connaissait sur qui le
„ ridicule faisait une plus prompte impression,
„ et nous apprit qu'ayant été la veille lui lire
„ son *Tartuffe*, (selon sa coutume de la con-
„ sulter sur tout ce qu'il faisait) elle l'avait
„ payé en même monnaie par le récit d'une
„ aventure qui lui était arrivée avec un scélérat
„ à peu-près de cette espèce, dont elle lui fit
„ le portrait avec des couleurs si vives et si
„ naturelles que si sa pièce n'eût pas été faite,
„ nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise,
„ tant il se serait cru incapable de rien mettre
„ sur le théâtre d'aussi parfait que le *Tartuffe*
„ de M^{lle} *l'Enclos*. ”

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi je ne fais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du *Tartuffe* s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre

du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on fait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en faisant le signe de la croix, que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou

cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle *l'Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévoth, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle *l'Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée.

Les usages, le goût sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On sait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satires, le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf*, page 121.

„ Comme le premier usage qu'elle a fait de
„ sa raison a été de s'affranchir des erreurs
„ vulgaires, elle a compris de bonne heure
„ qu'il ne peut y avoir qu'une même morale
„ pour les hommes et pour les femmes. Suivant
„ cette maxime, qui a toujours fait la règle de sa
„ conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui
„ pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'in-
„ discrétion, la malignité, l'envie, et tous les
„ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux
„ femmes, ne blessent pas moins les premiers
„ devoirs de la société.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des
„ passions selon ce qu'elles font en elles-mêmes,

„ l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne
„ les pas condamner plus sévèrement dans l'un
„ que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par
„ exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'au-
„ torité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même passion
„ à laquelle ils attachent la honte des femmes,
„ jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt
„ leur unique crime, de la même manière qu'on
„ réduit aussi leurs vertus à une seule, et que
„ la probité qui comprend toutes les autres est
„ une qualification aussi inusitée à leur égard
„ que si elles n'avaient aucun droit d'y pré-
„ tendre. ”

Ce caractère est précisément le même qu'on
retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont
paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à
tous les amateurs des singularités de notre litté-
rature, et sur-tout à ceux qui cherchent avec
avidité tout ce qui concerne une personne aussi
singulière que mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le
lecteur est seulement prié de faire attention que
ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans, mais la
Ninon de quarante.

P E R S O N N A G E S.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesté, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

M^{me} AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien
PICARD, } goût.

*La scène est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos,
au Marais.*

LE
DEPOSITAIRE,

C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

N I N O N.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse ;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil ; voilà tout ce que j'aime ;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on fait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnante ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, ma belle Ninon.

N I N O N.

C'est une aimable enfant.

Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
 J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
 Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Du moins pour le présent c'est une passion.
 Un certain avocat pour mari se propose ;
 Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

N I N O N.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je suis assez heureux pour la persuader.

N I N O N.

Sans doute vous flattez et le père et la mère ;
 Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
 Le père aime le vin.

N I N O N.

C'est un vice du temps,

La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent,
 Leur gaité m'affourdit, leurs vains discours me pèsent ;
 J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas ;
 La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune G O U R V I L L E.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche,
 Sotte, un oison bridé devenu pie-grièche ;
 Bonne diablesse au fond.

N I N O N.

Oui, voilà trait pour trait

De nos très-fots voisins le fidelle portrait.
 Mais on doit se plier à souffrir tout le monde ;

Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits :
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais Sophie est charmante et ne m'ennuiera pas.

N I N O N.

Ah ! je vous avourai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis ;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée et Clélie et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus ;
L'amour n'exige point de raison, de mérite. (a)
J'ai vu des fots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ses soins ; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;
Elle occupe le cœur ; je n'ai point de parens,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune G O U R V I L L E.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.

(a) Ce sont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé de *Château-neuf*.

12 LE DEPOSITAIRE.

Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

N I N O N.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas trop.

N I N O N.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que par un sort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

N I N O N.

On omit, il est vrai, le mot le légitime.
Gourville votre père eut la publique estime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,

Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
 Il prétend que je suis une tête légère,
 Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
 Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
 Oui, je suis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;
 Je ne dois rien, je suis fidelle à mes promesses;
 Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
 Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
 Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
 Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
 De mener dans Paris une meilleure vie.

N I N O N.

Il est un temps pour tout.

Le jeune G O U R V I L L E.

Monsieur mon frère aîné,

Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
 Il est sage et profond, sa conduite est austère;
 Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère;
 Il méprise le monde: eh bien, qu'il soit un jour
 Pour prix de ses vertus marguillier à son tour;
 Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
 Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
 C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
 Je suis assez content d'un honnête entretien.
 L'avarice est un monstre; et pourvu que je puisse
 Supplanter l'avocat, mon fort est trop propice.

N I N O N.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
 Pour Monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
 Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
 Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
 De sombres visions tourmenta son esprit,
 Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.

Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
 Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.
 J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
 D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
 Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
 Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
 Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
 L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
 J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
 Et je crains les fripons qui gouvernent les fots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT
en manteau noir, grand rabat, gants blancs,
large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
 Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
 Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le fais.

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,

Sans mon activité. . .

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,

Sans mon crédit. . .

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,

Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances

Me percent tant le cœur que de leurs doléances

Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;

C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance

Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Cà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans

Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens;

Ils sont recommandés à vos nobles largesses.

Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je fais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens et la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

N I N O N.

Eh ! rien n'est plus aisé. . . .
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

M. G A R A N T.

Oh oui : son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

N I N O N.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le compte est clair et net.

M. G A R A N T.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;
Egales portions.

N I N O N.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. G A R A N T.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, Monsieur. . . .

M. G A R A N T.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.

faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon père n'en a point.

Théâtre. Tom. IX.

B

M. G A R A N T.

Hélas ! dès qu'on enterre
 Un vieillard un peu riche , il sort de dessous terre
 Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
 Voyez que de chagrins , de peines , d'embarras ,
 Si jamais il fallait que par quelque artifice
 J'étudasse les lois de la sainte justice !
 L'honneur , vous le savez , qui doit conduire tout....

N I N O N.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût ,
 Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
 Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. G A R A N T.

J'en suis persuadé , Madame , je le crois ;
 C'est mon opinion... mais la rigueur des lois ,
 De ces collatéraux les plaintes , les murmures ,
 Et les prétentions avec les procédures....

N I N O N.

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. G A R A N T.

Vous ne connaissez pas , Madame , les affaires ,
 Leurs détours , leurs dangers , les lois et leurs mystères.

N I N O N.

Toujours cent mots pour un. Moi , je vais à l'instant
 Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
 Mon cher petit Gourville , allez dire à Lisette
 Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
 Elle sait ce que c'est.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

AVEC chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens . . . une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin: une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse;
Point d'excès, mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage

Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :

Nous y remédions; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confirmerai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez, le monde....

NINON.

Ah, Monsieur!

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée et discrète.

NINON.

Et sur-tout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE,
LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa,
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:
Ce fera pour chacun, je crois, deux mille écus,
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que Monsieur fasse un plus grand partage.
(on remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

N I N O N à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon ;
Vous le voyez, Monsieur.

M. G A R A N T.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité ; la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartient autrefois ;
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains :

M. G A R A N T.

Allez, j'en suis chargé ; n'en foyez point en peine.

N I N O N.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés ?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés ?

M. G A R A N T.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémissent :
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu...

(il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

N I N O N.

Eh, si donc !

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas ! de toute espèce,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune G O U R V I L L E.

Hem, que dit-il de moi?

M. G A R A N T.

Pour votre bien, mon fils,

Avec discrétion je m'explique à Madame....

(*bas à Ninon.*)

Il est très-inconstant.

N I N O N.

Ah! cela perce l'ame.

M. G A R A N T.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant:

Cela fera du bruit.

N I N O N.

Ah, mon Dieu! le méchant!

Courtiser une fille! ô Ciel! est-il possible?

M. G A R A N T.

C'est comme je le dis.

N I N O N.

Quel crime irrémissible!

M. G A R A N T à *Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il lui parle tout bas;

C'est mauvais signe...

N I N O N à *M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses.
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame :
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce Monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

N I N O N.

Eh bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

L I S E T T E.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

N I N O N.

Est-il bien satisfait?

L I S E T T E.

Point du tout, je vous jure.

N I N O N.

Comment?

L I S E T T E.

Oh! les favans sont d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(en élevant la voix.)

J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:

Théâtre. Tome IX.

C

Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires:
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit? si! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission:
Nous avons pris, Madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes parties avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment,
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

N I N O N.

Il en faut convenir, son caractère est rare,
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

L I S E T T E.

Moi de tout mon pouvoir, je l'aime aussi, Monsieur;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

N I N O N.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains;

Il a le cœur très-bon, je le fais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite et cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce Monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

N I N O N.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaité,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains et dupe des fots mêmes.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me fers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits;
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

C 2

N I N O N.

Il est un peu scabreux , et je crains cette mère.
Prenez bien garde , au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos discours de vertu seront peu mesurés ;
Tout fera reconnu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le tour est assez drôle.

N I N O N.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'ailleurs : je suis très-bien déjà dans la maison ;
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le père , et chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

N I N O N.

Pour ce dernier point, non.

L I S E T T E.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE, tous deux arrivent et continuent la conversation: l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en favoriser le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh, la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant fois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison:
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence

Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
 Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;
 Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

G O U R V I L L E l'aîné.

De si vilains propos , une telle conduite
 Me font pitié, Monsieur; j'en prévois trop la suite.
 Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
 Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
 De cette maison-ci je connais les scandales,
 Il en peut arriver des choses bien fatales :
 Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
 Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

Le jeune G O U R V I L L E.

Son accès le reprend.

G O U R V I L L E l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,
 Que vous calomniez, est d'un tel caractère
 De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune G O U R V I L L E.

Je vois

Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

G O U R V I L L E l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles ;
 Il garde la vertu des garçons et des filles ;
 Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
 Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
 Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
 De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
 Moquez-vous plaifamment des hommes vertueux ;
 Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
 Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
 Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'ainé.

Allez, je fais tout ce qu'il faut savoir.

J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.

Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.

Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'ainé.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout seul, dans un désert?

GOURVILLE l'ainé.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant*.

Madame Aubert!

GOURVILLE l'ainé.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente

Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'ainé.

Oui, pieuse et savante,

D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE l'ainé.

Non, mais son logis est rempli

Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.

Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;

Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,

Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'ainé.

Oui, mon tuteur fidelle,

Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine ?

GOURVILLE l'ainé.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'ainé.

Elle-même ; et je veux, après cet entretien,

Ne hanter désormais que de tels caractères,

Des dévots éprouvés, fecs, durs, atrabilaires.

Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou,

Un hermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'ainé *seul.*

JE pleure sur son sort ; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(il s'assied et ouvre un livre.)

Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !

Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie !

(il lit encore.)

C'est bien dit ; oui, voilà le plan que je suivrai.

Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(*il se lève.*)

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs !
De se dire en secret, me voilà sans desirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance ;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance ;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais...

(*il se mord le doigt et fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté

N'était point convenable à votre pitié.

Sortez-en promptement... mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monsieur votre père ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. G A R A N T.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir ,
Pour les pauvres s'entend... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie ,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah , que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. G A R A N T.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! Eh !...

G O U R V I L L E l'ainé.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse ;
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. G A R A N T.

Je mettrai tout ensemble.

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. G A R A N T.

Or ça, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile ;
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir ,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, fera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

G O U R V I L L E l'ainé.

Cet honneur me ferait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, Monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice ,
Sortez de la maison , et rendez-vous justice ?
Cela n'est-il pas dur ?

M. G A R A N T.

Un tel ménagement

Est bien louable en vous , et m'ément puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

G O U R V I L L E l'ainé.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. G A R A N T.

Sentez la conséquence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains ! .. Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginai pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. G A R A N T.

Les fous plaisent par fois.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! j'en suis en colère

Pour l'honneur du Marais.

M. G A R A N T.

Il faut premièrement

Détourner loin de nous ce scandale impudent;

Mais avec l'air honnête, avec toute décence,

Avec tous les dehors que veut la bienfiance.

Nous avons concerté que de cette maison

Vous feriez pour un tiers une donation.

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.

Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.

Je ne m'emparerai que de votre logis;

Et vous aurez vos droits sans être compromis.

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages

Sur le reste du monde ont de grands avantages.

Je signerai demain.

M. G A R A N T.

Ce soir, votre cadet

Reviendra vous braver comme il a toujours fait.

Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;

Ils traitent la vertu de chose impertinente.

G O U R V I L L E l'ainé.

La vertu!

M. G A R A N T.

Vraiment oui. Toujours un marguillier

A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.

Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice

Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.

Signez sur mon genou.

(il lève son genou.)

G O U R V I L L E l'ainé, en signant.

Je signe aveuglément,

Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'ainé.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT

Vous pouvez du logis fortir dès à présent.

GOURVILLE l'ainé.

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'ainé.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine,

Chez la savante Aubert notre illustre voisine...

Nous irons faire ensemble un dîner familial.

GOURVILLE l'ainé.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier :

Il est dans sa maison de doctes assemblées,

Des conversations utiles et réglées ;

Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,

Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,

Avec quelques abbés, gens de l'académie,

Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'ainé.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;

Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.

Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,

Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !

Me voilà dans mon centre.

M. GARANT,

On n'est jamais heureux
 Qu'avec des gens de bien, savans et vertueux.
 Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
 Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'ainé,

J'y vais,

SCENE IV.

NINON, Monsieur GARANT, GOURVILLE l'ainé.

NINON à *Gourville l'ainé.*

AH! ah! Monsieur, vous sortez donc enfin!
 Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
 Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie:
 Le plaisir sied très-bien à la philosophie:
 La solitude accable, et cause trop d'ennui.
 Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'ainé,

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais!...j'espère...

Que ce n'est pas avec des fripons,

GOURVILLE l'ainé,

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE l'ainé.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
 Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'ainé.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez : c'est fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaise humeur !
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur ;
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,

La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre ;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté ;
Faux... avec fausseté. Ses allures secrètes,
Sombres....

N I N O N , *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. G A R A N T.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est-elle bien certaine?

M. G A R A N T.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien , n'en foyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. G A R A N T.

Craignez tout de sa haine.

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. G A R A N T.

De cette ingratitude il faut le bien punir :
Qu'il forte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite.

M. G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne , et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

N I N O N.

S'ils dépendent de vous , Monsieur , je le crois bien.

M. G A R A N T.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :
L'un est un garnement , turbulent , effronté ,

A

A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.. De tous deux il nous faudra défaire.

N I N O N.

Me le conseillez-vous?

M. G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Etait-elle bien pleine autrefois?

N I N O N.

Jusqu'au bord.

De notre ami défunt c'était le coffre-fort:
Vous le savez assez.

M. G A R A N T.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyalement, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

N I N O N.

Non,

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison:

M. G A R A N T.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante;
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour! moi! Monsieur, que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères.

Théâtre. Tome IX.

D

M. G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
 Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raison;
 Et votre sentiment est ici ma leçon.

(il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
 Pleine de confiance, et d'une amitié pure.

Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
 Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

M. G A R A N T.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
 Je suis aussi du vôtre.

N I N O N.

Oh oui.

M. G A R A N T.

Quel bon ménage

Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
 Loin de ces deux marmots du logis exilés!

Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
 Entreraient de plein saut dans la masse commune.

Vous pourriez employer votre art persuasif
 A nous faire obtenir un poste lucratif.

Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.

Il faut que le crédit augmente votre aisance;

Que des prudes sur-tout la noble faction,

Célébrant de vos mœurs la réputation,

Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
 A vous bien épauler se tiennent toujours prêts.

Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal

Un fortuné brevet de fermier général.

Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,

Placer à cent pour cent ma petite fortune :
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien ?

N I N O N.

C'est que je considère

Avec maturité cette sublime affaire. ...
Vous voulez m'épouser ?

M. G A R A N T.

Sans doute, je voudrais

Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

N I N O N.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. G A R A N T.

J'ai combattu long-temps

Les inspirations de ces désirs puissans ;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état ;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

N I N O N.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable : et si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. G A R A N T.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

N I N O N.

Eh bien, j'y pense aussi: vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne fais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. G A R A N T.

Eh, mon Dieu, c'est par-là qu'on réussit toujours.

N I N O N.

Oui, la monnaie est fausse; elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. G A R A N T.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. G A R A N T.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

N I N O N.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. G A R A N T.

Vous vous rendez.

N I N O N.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. G A R A N T.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes ,
Vos beaux yeux, votre esprit !.. quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!

N I N O N.

Mon Dieu, finissez donc; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. G A R A N T.

Vous n'en pouvez douter.

N I N O N.

J'y compte.

M. G A R A N T.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

N I N O N.

Par contrat! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. G A R A N T.

Nos faits sont convenus?

N I N O N.

Oui-dà.

M. G A R A N T.

Notre fortune

Sera par la coutume entre nous deux commune.

N I N O N.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefaisant.*

Ce soir, mon marguillier?

S C E N E V I.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, et quelle ame de boue!
 Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue;
 Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
 Il n'en peut discerner le ridicule affreux:
 J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
 Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
 Dans leurs propres filets bientôt enveloppés:
 Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
 On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute;
 Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
 Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot:
 Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Et bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah, c'est donc pour cela que madame est partie!

C'est pour se marier?... J'ai souvent même envie,

Tu le fais, et je crois que nous devons tous deux

Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds

Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;

Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;

Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.

Le mari de madame aujourd'hui m'a promis

De faire ma fortune.

PICARD

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,

D'autres amans viendront; tu me planteras là.

Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point Picard.

L I S E T T E.

Va , je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime , et je ne puis être contente ailleurs.

P I C A R D.

Allons , il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant ;
Marguillier de paroisse , ayant beaucoup d'argent :
Sur son large visage on voit tout son mérite ,
Homme de bon conseil , et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours , dit-on , vécu de ses talens ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

L I S E T T E.

Eh bien , que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas , je crois , qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra...

Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera ?

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai , Picard.

P I C A R D.

C'est lui que madame aime ?

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit ?

L I S E T T E.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent !
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le temps ; on ne rit pas toujours ;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

Quand t'appuierai-je donc ?

L I S E T T E.

Va, nous attendrons bien.

Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

L I S E T T E.

Je pense que l'ainé va dans un monastère ;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

P I C A R D.

Je ne fais, mon instinct me dit que ces affaires.

Théâtre. Tome IX.

E

Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

L I S E T T E.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

P I C A R D.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens affirmer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

L I S E T T E.

Quoi, marouffe, insolent.

P I C A R D.

A ton tour, ma mignonne :
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

L I S E T T E.

Hem !

P I C A R D.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

L I S E T T E.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

P I C A R D.

Diable ! il est donc déjà maître de la maison ;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

L I S E T T E.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec mystère,
A dit à son cocher... cocher, chez le notaire.
Ils sont allés signer.

P I C A R D.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis sont tous invités.

P I C A R D.

Tant mieux; nous danserons : plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé ?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieufe, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

P I C A R D.

Oh ! c'est un grand savant ; il lit tous les auteurs.

S C E N E I I.

L I S E T T E, P I C A R D, G O U R V I L L E l'aîné.

L I S E T T E.

LE voici qui revient.

P I C A R D.

Pour la noce, peut-être.

L I S E T T E.

Ah, comme il a l'air triste !

P I C A R D.

Oui, je crois reconnaître

Qu'il est bien affligé.

L I S E T T E.

Quelles contorsions !

E 2

GOURVILLE l'ainé, *dans le fond.*
O Ciel! ô juste Ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'ainé.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.
(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'ainé.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'ainé.

Qu'on m'enterre;

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'ainé.

Je me meurs de douleur.

De honte, de dépit.

P I C A R D.

Et de vos meurtrissures.

L I S E T T E.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques blessures ?

G O U R V I L L E l'ainé *s'uffied.*

Je ne puis me tenir : ah ! Lifette, écoutez
Mes fautes , mes malheurs et mes indignités.

P I C A R D.

Écoutons bien.

(ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.)

L I S E T T E.

Mon Dieu , que ce début m'étonne !

G O U R V I L L E l'ainé.

Voulant rester chez moi , monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

P I C A R D.

C'est une brave dame.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! diableffe d'enfer !

Il y devait venir de savans personnages ,
Parfaits chez les parfaits , sages entre les sages ;
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit ,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien , jusqu'à présent

La chose est très-commune , et le mal n'est pas grand.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y gagne , j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue ; enfin le fort fait tant ,

Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un sage se console.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son Cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente;
Il fort, je reste seul ; je n'osais demeurer ;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a diné par-tout, me dit-elle, il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuierais... j'accepte cette fête.
Le repas était propre, et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

L I S E T T E.

Vous avez oublié votre théologie !

G O U R V I L L E l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho fut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

P I C A R D.

Non.

G O U R V I L L E l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.

Nous nous attendrissions : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

L I S E T T E.

Vous, dangereux, Monsieur ?

G O U R V I L L E l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.

M m'applique un soufflet : je suis assez colère ;
J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre ;
L'un sur l'autre acharnés , je frappais , il frappait ,
Et j'entendais de loin Madame qui riait . . .
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien lu.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ni toi non plus, Lifette ?

L I S E T T E.

Très-peu.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris,
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier et la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lifette ! ah, Picard ! le sage est peu de chose !

P I C A R D.

Oui, je le croirais bien.

L I S E T T E.

Quelle métamorphose!

G O U R V I L L E l'ainé.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
 Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
 Comment revoir Madame?

P I C A R D.

Oh, Madame est très-bonne.

L I S E T T E.

Toujours aux jeunes gens, Monsieur, elle pardonne.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
 Avec tant de hauteur et de févérité?

S C E N E I I I.

G O U R V I L L E l'ainé, G O U R V I L L E le jeune,
 L I S E T T E, P I C A R D.

Le jeune G O U R V I L L E tout essoufflé.

A H, mon frère! ah, Lifette!

L I S E T T E.

Eh bien?

Le jeune G O U R V I L L E à Lifette, à part.

Ma chère amie,

Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(prenant Lifette à part.)

Lifette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
 Pour la faire fortir nous aurons une voie.

G O U R V I L L E l'ainé.

O Ciel ! Madame Aubert ferait dans la maison ?

Elle a donc pris pour moi bien de la passion !

Ah ! de grâce , oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune G O U R V I L L E .

Ah ! passez-moi ma faute , elle est très-excusable.

(*allant à Lisette.*)

Lisette , à mon secours.

P I C A R D .

Eh , mon Dieu ! ces gens-ci

Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

G O U R V I L L E l'ainé , *sur le devant.*

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?

Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue

Que je suis confondu , que je n'y comprends rien.

Le jeune G O U R V I L L E .

(*à Lisette , il lui parle à l'oreille.*)

Picard , garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

L I S E T T E .

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune G O U R V I L L E à *Lisette.*

Par ton seul savoir-faire

Tu sauras amuser et le père et la mère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi ? son père et sa mère ont l'obstination

De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune G O U R V I L L E .

Hélas ! j'en suis honteux.

G O U R V I L L E l'ainé.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune G O U R V I L L E .

Sophie échappera par une fuite prompte ;

Et Lifette saura la mettre en sûreté.

(*revenant à Gourville l'ainé.*)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quel galimatias!

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'était pas malice ;

C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

G O U R V I L L E l'ainé.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Laissons madame Aubert ; mon frère, je vous jure

Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

G O U R V I L L E l'ainé.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Toujours tendre et fidelle,

Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(*il sort.*)

G O U R V I L L E l'ainé.

Mon frère est un bon cœur ; il oublie aisément :

Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.

Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'ainé, M. l'avocat PLACET,
en robe.

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesté, et se rengorgeant.*

O N m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'ainé.

GOURVILLE l'ainé.
Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'ainé.
C'est sans doute un docteur

Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'ainé.
J'en ai bien de la joie;

Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais

Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'ainé.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de sa friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'ainé.

Si vous voulez, Monsieur, vous charger de ma cause...

L'avocat PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE l'ainé.

En deux mots je l'expose.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement ;
 Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
 Pour elle vous savez, Monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE l'ainé.

Non ; mais un avocat fait bien de prendre femme
 Pour se défennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle ; et vous m'avez baillé
 Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'ainé.

Qui, moi, Monsieur ?

L'avocat PLACET.

Vous-même : et votre procédure

Par Madame sa mère est remise en mes mains.
 On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,
 Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
 Colorés d'un vernis de maximes austères.
 A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'ainé.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
 Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
 Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas :
 Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;
 Elle a tout avoué.

ACTE TROISIEME.

61

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi ?

L'avocat P L A C E T.

Que votre éloquence

Avait voulu tromper sa timide innocence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai serment

Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Les sermens coûtent peu, Monsieur, aux hypocrites ;

Et chez madame Aubert vos infames visites,

Le viol dont par-tout vous êtes accusé,

Un mari trop benin par vous de coups brisé,

Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Juste Ciel !

L'avocat P L A C E T.

Poursuivons... vous connaissez la mère ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui donc ?

L'avocat P L A C E T.

Madame Agnant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je fais qu'en ce logis

On la souffre par fois ; mais je vous avertis

Que je n'ai jamais eu la plus légère envie

D'elle ni de sa fille ; et très-peu me soucie

De la famille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur

Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat P L A C E T.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat P L A C E T.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée:
On fait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien,
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

G O U R V I L L E l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'avocat P L A C E T.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur et parjure?

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat P L A C E T.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche:
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;

Les lois sauront punir ces excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(il sort.)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, seul.

QUE voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite.
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel fort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'ainé, PICARD.

GOURVILLE l'ainé.

QUI frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD accourant.

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'ainé.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'ainé.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'ainé.

Monfieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende

Sa belle et chère enfant que sa femme demande.

Tout retentit des cris de la dame en fureur;

Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur:

Et pour son premier mot elle m'a fait entendre

Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'ainé.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

ACTE TROISIEME.

65

P I C A R D.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

P I C A R D.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

P I C A R D.

Oui, oui, dépêchez-vous.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monfieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisieme acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

L I S E T T E.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

L I S E T T E.

Bon! je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;

Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

L I S E T T E.

Ah, la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine;

Vous passez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières:
J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.

Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lifette,
Me disait que la femme est comme la girouette:
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune G O U R V I L L E.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ouais! Ninon marguillière!

L I S E T T E.

Croyez-le.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je le crois, et je ne le crois guère:

Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.

Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie;

Tout passe et tout renaît: chaque jour sa folie.

Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra

Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!

Comment sauver Agnant, cette fille si chère!

Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,

De l'avocat Placet et de madame Agnant?

L I S E T T E.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,

Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie

F 2

Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
 Mais il faut bien un peu décaresser un pédant.
 Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

L I S E T T E.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
 Elle est à craindre ici.

Le jeune G O U R V I L L E.

Bon ; tout s'apaisera ;
 Car enfin tout s'apaise : un cartaud suffira
 Pour faire oublier tout au bon homme de père ;
 Et plus en ce moment sa femme est en colère,
 Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

S C E N E I I.

GOURVILLE l'aîné *poursuivi par Madame AGNANT,*
 M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOUR-
 VILLE, LISETTE, PICARD.

G O U R V I L L E l'aîné, *courant.*

Au secours !

Mme A G N A N T, *courant après lui.*

Au méchant !

M. A G N A N T, *courant après Mme Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat P L A C E T, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

Mme A G N A N T.

Je suis morte !

M. A G N A N T.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

ACTE QUATRIÈME.

69

Mme A G N A N T à *Gourville l'ainé.*

Non... Séducteur infame,

Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,

Et de la mère encor tu viens casser le cou.

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh, Madame, pardon!

Mme A G N A N T.

Détestable hypocrite!

L'avocat P L A C E T.

Race de débauché.

Mme A G N A N T.

Cœur faux! plume maudite!

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

G O U R V I L L E l'ainé.

Hélas! je la rendrai si-tôt que je l'aurai.

Mme A G N A N T. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. A G N A N T.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant, toi;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune G O U R V I L L E.

Rassurez-vous, mon frère;

Vous, monsieur l'avocat, éclaircissions l'affaire;

Entendons-nous.

M. A G N A N T.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;

Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Picard, apportez-nous ici sur cette table

De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable.

J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;

Alléyons-nous, ma femme, et peſons tout cela.

(il s'assied auprès de la table.)

M^{me} AGNANT.

Je n'ai rien à peſer: il faut que l'on commence

Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE l'ainé.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;

Et que d'elle et de vous nous ſoyons délivrés.

M^{me} GARANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,

L'effronté diſſolu!

Le jeune GOURVILLE, à part à son frère.

Mon frère, je vous prie,

Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'ainé.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, prenant M^{me} Agnant à part.

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire

Que depuis quelque temps mon cher frère en effet

Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'ainé.

Ça n'est pas vrai.

ACTE QUATRIEME.

71

Le jeune GOURVILLE à son frère.

Paix donc ; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaisant visage !

Mme AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'ainé.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE *fesant signe à son frère.*

Chut !

GOURVILLE l'ainé.

J'enrage !

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel ;
Mais, Monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE *prenant les lettres.*
Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(il met les lettres dans sa poche, *Mme Agnant* se jette dessus et en prend une.)

G O U R V I L L E l'ainé.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

M^{me} A G N A N T à *Gourville l'ainé*.

Fripon,

N'iras-tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'avocat P L A C E T.

Nous devons les déposer au greffe.

M^{me} A G N A N T, prenant des lunettes.

Ecoute... La vertu que je veux vous montrer
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchanté et la mienne me guide....
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune G O U R V I L L E, versant à boire à *M. Agnant*.

Voisin.

M. A G N A N T.

De la vertu!

Le jeune G O U R V I L L E.

Voyons celle de ce bon vin.

(à *Mme Agnant*.)

Madame, goûtez-en.

M^{me} A G N A N T, ayant bu.

Peste! il est admirable!

Le jeune G O U R V I L L E à *M. Agnant*.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un cartaud dont vous ferez content.

M. A G N A N T.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le

ACTE QUATRIEME.

71

Le jeune GOURVILLE, à l'avocat Placez.
Et vous ?

L'avocat PLACEZ *boit un coup.*

Il est fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en présente à son frère.*
Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cessez vos ébats ennuyeux,
Plus vous paraîsez gai, plus je suis sérieux.
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je crois,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(à Mme Agnant.)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Mme AGNANT.

Oh ! c'est un honnête homme.

Théâtre. Tome IX.

G

L'avocat P L A C E T.

Un grand-homme de bien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Chacun ainsi le nomme.

Mme A G N A N T.

Un homme franc, tout rond.

M. A G N A N T.

L'oracle du quartier.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier

Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. A G N A N T, *en buvant et le regardant ensuite
fixement.*

Oui, confie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

Mme A G N A N T.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mademoiselle Agnant

A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. A G N A N T *toujours assis, et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme; et franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon Dieu, c'est peu de chose.

ACTE QUATRIEME. 75

Allez, tout ira bien.... j'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Que lui dire ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez persuader.

G O U R V I L L E l'ainé.

Persuader ! Eh quoi ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Tout va s'accommoder.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez manier cette affaire,

Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Moi ?

M^{me} A G N A N T.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'entends rien. ...

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un mot vous en viendrez à bout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allons donc.

(il sort.)

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. A G N A N T, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main M. et Mme AGNANT, et se mettant entr'eux.*

Le jeune G O U R V I L L E.

P U I S Q U ' I L n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse; et j'exousais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hafardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médifant.

M^{me} A G N A N T.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune G O U R V I L L E.

Une fille enlevée,

Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous sentez bien, Madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. A G N A N T.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,

Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé ? ... si ! j'en rougis pour lui.

L'avocat P L A C E T.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe et l'air un peu bête*
d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne
de comédie à boquets.

Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui, j'ai mon éloquence,

Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.

Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Plaine de jalousie et de dissention.

Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

M^{me} A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

M. A G N A N T.

Il parle comme un livre,

Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L L E.

Par un destin fatal,

Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir ;

Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu je le voudrais.

L'avocat PLACE T.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien : un cadet de basse Normandie

Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement

Notre belle Ninon m'a fait voir clairement

Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père.

Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,

Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,

Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant ?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACE T.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!

Ah ! ça me plaît.

ACTE QUATRIEME.

79

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACE T.

Mais songez, s'il vous plaît ..

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACE T.

Comment, Madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Mme AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vite.

Mme AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à droite.*
Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'avocat PLACE T.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon soir.

M^{me} AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(l'avocat Plucet sort.)

S C E N E I V.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT,
M^{me} AGNANT.

M. AGNANT.

M^AIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

M^{me} AGNANT.Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

M^{me} AGNANT.Ça n'arrivera plus... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

ACTE QUATRIEME.

81

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, très-certainement :

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(il fait un pas pour sortir.)

M^{me} A G N A N T *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. A G N A N T.

Oui, j'en veux faire autant.

M^{me} A G N A N T.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je revole à l'instant.

M^{me} A G N A N T, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter ... va, mon fils ... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, tel fut mon dessein.

M^{me} A G N A N T.

Tu réponds d'elle ?

G O U R V I L L E, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

M^{me} A G N A N T.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

S C E N E V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

P AR ma foi notre gendre est un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ! c'est une dégourdie ,
Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie ,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaliser,
Mais si-tôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires.
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils font : comment cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, M^{me} AGNANT, M. GARANT.

M^{me} A G N A N T.

E H bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. G A R A N T.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

M^{me} A G N A N T.

Quel bonheur !

M. G A R A N T.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite

Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

M^{me} A G N A N T.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. G A R A N T.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

M^{me} A G N A N T.

Une fortune, à vous !

M. A G N A N T.

Je suis tout interdit.

Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit ?
Quels discours !

M^{me} A G N A N T.

Il est vrai qu'elle est assez gentille :

Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

M^{me} AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon

Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

M^{me} AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître

Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché

Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

M^{me} AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va fortir
Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'affortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui ?

ACTE QUATRIEME. 85

Mme. A G N A N T.

Je le tiens de sa bouche.

M. A G N A N T.

Il nous l'a dit lui-même.

M. G A R A N T.

De ce jeune étourdi la folie est extrême ;
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais ;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attrait ;
Et pour les mieux tromper , il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot : et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui font tous les deux sans bien ,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en ferai le maître.

Mme A G N A N T.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

M. G A R A N T.

Pas un denier.

Mme A G N A N T.

Mon Dieu, le méchant garnement !

M. A G N A N T, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

Mme A G N A N T.

Ma fille , à mes bras enlevée ,
Après diné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. G A R A N T.

Il n'en est pas un mot.

Mme A G N A N T.

Les deux frères , je voi,
D'accord pour m'outrager , s'entendent contre moi.

M. A G N A N T.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avou'rai, les méchans caractères.

M^{me} AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

M^{me} AGNANT.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance!

NINON.

Je fais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne foyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneffe être un peu complaisante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante,
Le jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,

Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois, son maintien me surp rit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant des fots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-fots parens
La visite importune et les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était tout autre: elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur:
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme et dégorde les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin: tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable:
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête

De

ACTE CINQUIEME.

89

De t'engager, Lifette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

L I S E T T E.

Madame, oui.

N I N O N.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet et je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

S C E N E II.

NINON, LISETTE, PICARD.

L I S E T T E.

AH! Picard, quels bienfaits!
(*en montrant la bourse.*)

Vois-tu cela?

P I C A R D.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne désire
Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lifette et moi
Nous sommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous...

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.

Théâtre. Tome IX.

H

Cà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il inst umente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme!

N I N O N.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

P I C A R D.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison; et crie encor plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux?

P I C A R D.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville?

P I C A R D.

En son humeur plaisante

Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

N I N O N.

Et l'autre frère?

P I C A R D.

Il pleure.

N I N O N.

Ah! j'aime à voir les gens

Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.

Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être

Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.

Malgré sa modestie on le découvre assez. . .

Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

S C E N E I I I.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement,
mieux coiffé, et l'air plus honnête.*

VOUS me voyez, Madame, après d'étranges crises
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous et donner la maison,
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

H 2

N I N O N.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures;
Tout va bien.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

N I N O N.

Ah! vos yeux sont ouverts.

Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots infolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigottes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottés.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

N I N O N.

Ainsi la politesse

Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

G O U R V I L L E l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment:
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

N I N O N.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

G O U R V I L L E l'aîné.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,

Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

N I N O N.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et sur-tout gardez-vous un peu de ses cousines.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah! que ces prudes-là font de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouser le cousin!

N I N O N.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire,
Allez, croyez sur-tout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien:
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment?

N I N O N.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous ferez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différens de moi;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON , GOURVILLE l'ainé, GOURVILLE le
jeune, amenant M. et Mme AGNANT, LISETTE,
PICARD.

Le jeune G O U R V I L L E.

A DORABLE Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaïser.

M. A G N A N T.

Elle a tort.

Mme A G N A N T.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Mme A G N A N T.

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

G O U R V I L L E l'ainé.

Hélas! foyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme A G N A N T.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaïsant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs

Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

N I N O N.

Ecoutez-moi, de grace.

Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

M^{me} A G N A N T.

Ah! souffrez que je crie; et quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. A G N A N T.

Eh, tais-toi, ma moitié.

Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

N I N O N.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. A G N A N T.

Oui parbleu, ma voisine.

N I N O N.

Eh bien, je vous promets

Qu'il aura cette somme.

M^{me} A G N A N T.

Ah! cela va bien... Mais

Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

N I N O N.

Eh bien, je veux encor

M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et M^{me} A G N A N T.

Ah!

N I N O N.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère

Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

M^{me} A G N A N T.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

P I C A R D.

Et puis la mienne aussi.

M. A G N A N T.

C'est une comédie;

Personne ne s'entend et chacun se marie.

(à Gourville l'aîné.)

Soupera-t-on bientôt? allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

G O U R V I L L E l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encore... à tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire?

N I N O N.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

L I S E T T E.

Je fais signer aussi.

N I N O N.

Nous allons tout conclure.

M. A G N A N T.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

M^{me} A G N A N T.

Je ne vois rien paraître.

N I N O N.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE

ACTE CINQUIEME.

97

SCENE V et dernière.

Les Personnages précédens, M. GARANT.
après avoir salué la compagnie, qui se range d'un
côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de
l'autre, les domestiques derrière.

M. GARANT, en serrant la main de Ninon.

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrument.
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.

(à Mme Agnant.)

(à M. Agnant.)

Madame, permettez.... un moment, mon voisin.

N I N O N.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire
À l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

N I N O N.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins:
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble: ils seront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyautes.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui font pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.

Théâtre. Tome IX.

L

Ce font, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. A G N A N T.

Comment ?

Mme A G N A N T.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! fortons de ce franc coupe-gorge,
(montrant le jeune Gourville.)

Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)

Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts ;
Ma fille paîra cher son énorme sottise.

G O U R V I L L E l'aîné :

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE, arrêtant M. et Mme Agnant,
et les ramenant tous deux par la main.

Mon Dieu, ne forcez point ; restez, mon cher Agnant ;
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

N I N O N à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis
que le reste des acteurs est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. G A R A N T.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles ;
Qu'on croit valoir beaucoup.

N I N O N.

Laissez-moi m'expliquer :
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. G A R A N T.

Ah vraiment, je n'ai garde.

ACTE CINQUIEME.

99

M^{me} A G N A N T à M. Agnant.
Que disent-ils de nous.

N I N O N à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, et quelles sont mes vues.

M^{me} A G N A N T.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

N I N O N à M^{me} Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

M^{me} A G N A N T.

Oui, mais rien ne nous vient.

N I N O N.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

M^{me} A G N A N T.

Oui.

N I N O N.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux:
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est Monsieur.

M. GARANT, *faisant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire

Mille fois trop d'honneur.

I 2

N I N O N.

C'est à lui qu'on légua
 Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
 Des esprits prévenus eurent la fausse idée
 Qu'une femme si forte et par lui possédée
 N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,
 Pour les rendre aux enfans auxquels il appartient.
 Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent,
 C'est un crime effroyable et que les lois punissent.

(à M. Garant.)

N'est-ce pas ?

M. G A R A N T.

Oui, Madame.

N I N O N.

Et ces graves délits,
 Comment les nomme-t-on ?

M. G A R A N T.

Des fidéicommis.

N I N O N.

Et pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
 Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. G A R A N T.

Qui, Madame.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ah ! fort bien.

M. A G N A N T.

Et Monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

M. G A R A N T.

Oui, je le garderai.

M^{me} A G N A N T au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
 J'enrage. Ah ! c'en est trop.

ACTE CINQUIEME. 101

N I N O N.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout ;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

N I N O N.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
Monfieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. G A R A N T.

Mais il ne fallait pas dire cela.

N I N O N.

Si fait,

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. G A R A N T.

Mais vous perdez la tête !

N I N O N.

Eh mon Dieu non, vous dis-jé.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
Et peut-être trompé, mais fain d'entendement,
Il fait, fans en rien dire, un second testament :
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;

Et si j'avais tardé les miens étaient perdus :
Monfieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez : voilà je pense un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monfieur Garant n'a rien.

M. A G N A N T.

Quel tour !

Mme A G N A N T.

La brave femme !

N I N O N , *en montrant les deux Gourvilles.*

Entr'eux deux je partage,

Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à Monfieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse et d'autres testamens.

M. G A R A N T.

Il faudra voir cela.

N I N O N.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

N I N O N à Mme Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. G A R A N T , *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune G O U R V I L L E , *lui serrant la main.*

Tout à vous.

N I N O N.

Adieu, cher marguillier.

Mme A G N A N T.

Adieu, vilain matin, qui m'en fis tant accroire.

M. A G N A N T , *le saisissant par le bras.*
Et pourquoi t'en aller ? reste avec nous pour boire.

ACTE CINQUIEME. 103

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*
L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'ainé.

Laissons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE à Ninon.

Ah ! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'ainé.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

Mme AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura

Qu'on va la marier elle réparaitra.

LISETTE à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse

A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse ?

Fin du cinquième et dernier acte.

S O C R A T E,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON,
par feu M. FATEMA, comme on fait.

P R E F A C E

De M. F A T E M A , traducteur.

O N a dit dans un livre , et répété dans un autre , qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux , sans intrigue , sans passions , puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain ; elle doit être repoussée , et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu de M. *Thompson*. Le célèbre *Adisson* avait balancé long - temps entre ce sujet et celui de *Caton*. *Adisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait , mais que *Socrate* était encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure , plus humaine , plus résignée à la volonté de Dieu , que celle de *Caton*. Ce sage grec , disait-il , ne crut pas , comme le romain , qu'il fût permis d'attenter sur soi-même , et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin *Adisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté , et *Socrate* comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre , et sur-tout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet , la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impression , peut-être , dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion , et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la

population et les richesses , ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler* qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Adisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de *Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à *M. Thompson* son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par la *Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis *M. Dodington* et *M. Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespeare*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari et l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine,

un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, et l'autre à l'Illiade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson*, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

NB. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela ferait, voilà une plaisante raison ! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

P E R S O N N A G E S.

S O C R A T E.

A N I T U S, grand-prêtre de Cérès.

M E L I T U S, un des juges d'Athènes.

X A N T I P P E, femme de *Socrate*.

A G L A É, jeune athénienne élevée par *Socrate*.

S O P H R O N I M E, jeune athénien élevé
par *Socrate*.

D R I X A, marchande,
T E R P A N D R E et A C R O S, } attachés à *Anitus*

J U G E S.

D I S C I P L E S de *Socrate*.

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

S O C R A T E,

D R A M E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

A N I T U S.

MA chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A.

Où fans doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

A N I T U S.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous, une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

T E R P A N D R E.

Cela est un peu fort ; mais, Monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

A N I T U S.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des

déeses. Donnez beaucoup et vous recevrez beaucoup : et sur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux , et qui ne présentent point assez d'offrandes.

A C R O S.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidelles.

A N I T U S.

Allez, meschers amis ; les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

T E R P A N D R E.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit,

S C E N E I I.

A N I T U S , D R I X A.

A N I T U S.

EH bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

D R I X A.

Oh, Monseigneur, je ne suis point jalouse ; et pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, ma promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les
mêmes

mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglæ soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe fera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérés. Mais il est le tuteur d'Aglæ. Agaton, père d'Aglæ, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces fobres et sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui

Théâtre. Tome IX.

K

trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin: vous sentez que ce sont des monstres qui ne font bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

D R I X A.

Diab!e: voilà qui est sérieux cela.

A N I T U S.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

D R I X A.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

A N I T U S.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perse.

S C E N E III.

A N I T U S, S O C R A T E.

A N I T U S.

EH, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; et je respecte en vous la nature humaine.

S O C R A T E.

Je suis un homme simple, dépourvu de science et

plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

A N I T U S.

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

S O C R A T E.

Il est vrai que son père Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

A N I T U S.

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

S O C R A T E.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

A N I T U S.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on fait assez qu'Agaton était un homme riche.

S O C R A T E.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Etre suprême.

A N I T U S.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune ; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

K 2

SOCRATE.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui fers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé ; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos nocés.

(il sort.)

AGLAÉ

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

A G L A É.

Je le dois : il me sert de père, et il forme mon ame.

A N I T U S.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

A G L A É.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

A G L A É.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

A N I T U S.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe la femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

A N I T U S.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah ! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il est vrai, je ne le veux pas.

A N I T U S.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ?

Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie...

A G L A É.

Sophronime n'est point impie, il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée; il ne tient qu'à moi d'être sa femme, mais je ne ferai pas plus à lui qu'à vous.

A N I T U S.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

A G L A É.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

A N I T U S.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main?

A G L A É.

Rien n'est plus vrai encore.

A N I T U S.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui?

A G L A É.

Non assurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

A N I T U S.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels?

A G L A É.

Point du tout; je suis persuadée que l'Etre suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

E'tre suprême! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler: vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, et je fais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAE.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop; mais enfin j'espère vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAE.

Oui, j'y suis très-résolue; et j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, et que la fortune reste; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAE.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne fais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

S C E N E V.

A G L A É , S O P H R O N I M E.

S O P H R O N I M E.

C H E R E Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate. fortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

A G L A É.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

S O P H R O N I M E.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

A G L A É.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

S O P H R O N I M E.

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez,

pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAË.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAË.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne ferai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche et que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaë, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAË.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse ;

Théâtre. Tome. IX.

L

c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé qui semblait le désirer me refuse ; et en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

S O C R A T E.

Aglaé est maîtresse de ses volontés : son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran ; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

S O P H R O N I M E.

Elles ne peuvent être justes.

A G L A É.

Elles le sont du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon aine à Xantippe votre femme, et aussi-tôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montrée le testament de mon

père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

S O P H R O N I M E.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

S O C R A T E.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrete de vous avoir montré ce testament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

A G L A É.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

S O P H R O N I M E.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame

sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

S O C R A T E.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

A G L A É.

Non, Socrate, il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

S O C R A T E.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

S C E N E V I I.

S O C R A T E, X A N T I P P E, A G L A É,
S O P H R O N I M E.

X A N T I P P E.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari ; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut

vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit ; venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse, et vite ; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

S O P H R O N I M E.

Ah Ciel ! ah, chère Aglaé !

S O C R A T E.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

X A N T I P P E.

Comment, qu'on me laisse dire ? vraiment, je le prétends bien, et sur-tout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaïses qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercirez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T E.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute forte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E.

S O P H R O N I M E.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur ; comment se peut-il qu'Aglaré, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable ?

S O C R A T E.

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous fût de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

S O P H R O N I M E.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaré : c'est un homme bien à craindre.

S O C R A T E.

Eh, que peut craindre celui qui fait son devoir ? je connais la rage de mes ennemis ; je fais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

S O P H R O N I M E.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

S C E N E II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime ; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paye ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas ; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrissez trop. Ecoutez-moi ; ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié et la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin,

si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en m'excusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

A G L A É.

Ah, que vous nous ordonnez des choses cruelles!

S C E N E I I I.

S O C R A T E, X A N T I P P E.

X A N T I P P E.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans? qui payera vos médecins, quand vous ferez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sottise amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire

les autres, et il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

S O C R A T E.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(il sort.)

S C E N E I V.

X A N T I P P E seule.

LE vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixà, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le fais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

D R I X A.

Nos injures sont communes, respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

A N I T U S.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs, il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

D R I X A.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous, que faut-il faire ?

A N I T U S.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

A N I T U S.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate. C'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

D R I X A.

Oui assurément, Monseigneur; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur: mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

T E R P A N D R E.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

A C R O S.

Oui, mais quelle espèce d'impiété?

A N I T U S.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux: c'est le plus court.

D R I X A.

Oh laissez-moi faire.

A N I T U S.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques amener vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérés;

vous viendrez crier au signal que je donnerai: c'est le
sur moyen de gagner le ciel, et sur-tout de vivre heureux
sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

A N I T U S.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat
Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les
petits ouvrages que je vous ai commandés?

N O N O T I.

J'ai travaillé, Monseigneur; il ne s'en relèvera pas.

C H O M O S.

J'ai démontré la vérité contre lui; il est confondu.

B E R T I O S.

J'en'ai dit qu'un mot dans mon journal; il est perdu.

A N I T U S.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité.
Vous êtes ennuyé de votre naturel: vous pourriez lasser
la patience de la cour.

N O N O T I.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve
que l'ame est une quintessence infuse, que les queues
ont été données aux animaux pour chasser les mouches,
que Cérès fait des miracles, et que par conséquent
Socrate est un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

A N I T U S.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre
délation au second juge, qui est un excellent philo-
sophe: je vous réponds que vous ferez bientôt défaut
de votre ennemi Socrate.

N O N O T I.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

A N I T U S.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, savant Chomos, qu'avez-vous fait?

C H O M O S.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

A N I T U S.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge: c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

B E R T I O S.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

A N I T U S.

Admirable! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monfieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense; unissons-nous sur ce point, nous n'en ferons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux; mais en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici; je fais que vous êtes un fripon; vous ne m'en regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant; nous devons donc commencer vous et moi par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!

MELITUS *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendent de sacrificateur

dans la geole, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir?

A N I T U S.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent; j'ai préparé les esprits du peuple.

M E L I T U S.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

S C E N E I X.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE et ACROS *ensemble*.

JUSTICE, justice, scandale, impiecé, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

A N I T U S.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Justice au nom du peuple.

M E L I T U S.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

M E L I T U S.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

A C R O S.

Je n'en fais rien.

TERPANDRE.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérés. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérés s'enivrent quelquefois: cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MELITUS.

Voilà des accusations très-graves, et très-vraisemblables: on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve! O Ciel! n'êtes-vous pas d'avis, Messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure?

Théâtre. Tome IX.

M

L E S J U G E S *ensemble.*

Où, en prison, vite en prison.

M E L I T U S.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

D R I X A.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

U N D E S J U G E S.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

A N I T U S.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique: ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

M E L I T U S.

En prison, en prison.

S C E N E X.

Les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME,
AGLAE, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

X A N T I P P E.

EN miséricorde! on traîne mon mari en prison: n'avez-vous pas honte, Messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable; hélas, il est plus bête que méchant. (a)

(a) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître; ce n'est pas la faute de M. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. M. *Thompson* apeint *Xantippe* telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! Messieurs, respectez la vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers: je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAE.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel: elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre: et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils font tous; ils vous poussent des argumens jusques sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet

M 2

homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

U N J U G E.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

S C E N E X I.

A N I T U S, S O C R A T E.

A N I T U S.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

S O C R A T E.

Vous avez donc un cœur?

A N I T U S.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

S O C R A T E.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

A N I T U S.

Écoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de votre vie.

S O C R A T E.

Il s'agit donc de peu de chose.

A N I T U S.

C'est peu pour votre âme intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice.

Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteron, allumeront le bûcher si on vous brûle, ferreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

S O C R A T E.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(on l'emmené.)

A N I T U S.

Cet homme est incorrigible; ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

Fin du Second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

U N J U G E à *Anitus*.

Vous ne devriez pas siéger ici ; vous êtes prêtre de Cérès.

A N I T U S.

Je n'y suis que pour l'édification.

M E L I T U S.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

S O C R A T E.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et sur-tout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

M E L I T U S E T U N A U T R E J U G E.

Ah le scélérat !

S O C R A T E.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être infini, nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissans et plus éclairés que les hommes, et s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres: il n'a qu'à vouloir, est-ce assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais: Il vous est permis de révéler Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

A N I T U S.

Quel galimatias impie!

S O C R A T E.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique: la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaë, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la

divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M E L I T U S.

Que de blasphèmes et d'insolences!

U N A U T R E J U G E.

Que d'absurdités! on ne fait ce qu'il veut dire.

M E L I T U S.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

S O C R A T E.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hiboux. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel et tout juste, comme tout puissant.

MELITUS.

MELITUS.

Ah le blasphémateur! ah le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MELITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'Aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin et vous et l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables Juges, faites sortir Socrate.

(*Melitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguste Aréopage institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces

Théâtre. Tome IX.

N

horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je fors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort, et les Juges opinent.*)

U N J U G E.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

U N J U G E à celui qui vient de parler.

Entre nous Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal après tout d'empoisonner un philosophe, sur-tout quand il est laid et vieux?

U N A U T R E J U G E.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs, il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

U N A U T R E.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

M E L I T U S.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enfuie.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avifait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès.

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner. (b)

(b) Au seizième siècle il se passa une scène à peu près semblable, et un des juges dit ces propres paroles :
A la mort, et allons dîner.

S C E N E I I.

S O C R A T E *seul.*

D EPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

S C E N E I I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E et les Disciples de Socrate.

X A N T I P P E.

E H bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous abfous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

S O C R A T E.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds ; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

C R I T O N à la tête des disciples de Socrate.

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes.

Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état ?

S O C R A T E.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous fisions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

X A N T I P P E.

C'est bien dit ; je n'y entends rien ; on pensera toujours parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE G E O L I E R *ou Valet des Onze, apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

X A N T I P P E.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévissagerai, monstre !

S O C R A T E.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juste! les fanatiques ont proscrit le sage! Vous allez mourir!

S O C R A T E.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

S O C R A T E.

Si c'est la règle, détachez.

(il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous fouriez?

S O C R A T E.

Je fouris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (c)

(il boit.)

C R I T O N.

Hélas! qu'avez-vous fait?

(c) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat*: voilà la grande règle que *M. Thompson* a observée.

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne fais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe: ne pleurez point, mes amis; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens?

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous soyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé: je suis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges; ils parlent au peuple; ils encouragent

les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus; la honte va être publique: Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens?

S C E N E IV et dernière.

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien; Xantippe, consolez-vous; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus: tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le poursuit lui et ses complices; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont retractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

ACTE TROISIEME. 153

UN DES DISCIPLES.

○ Ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez , cher Socrate , bienfaiteur de votre patrie ,
modèle des hommes , vivez pour le bonheur du
monde.

CRITON.

Couple vertueux , dignes amis , il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'est plus temps ! juste Ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé , tendre Sophronime , la loi ordonnait
que je prissè le poison ; j'ai obéi à la loi , toute injuste
qu'elle est , parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette
injustice eût été commise envers un autre , j'aurais
combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et
de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne
périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de
ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle
mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre
belle ame. Ma chère Xantippe , soyez heureuse , et
songez que pour l'être il faut dompter son humeur.
Mes disciples bien-aimés , écoutez toujours la voix de
la philosophie qui méprise les persécuteurs , et qui
prend pitié des faiblesses humaines ; et vous , ma fille
Aglaé , mon fils Sophronime , soyez toujours semblables
à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir
pour vous !

S O C R A T E.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

X A N T I P P E.

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

S O P H R O N I M E.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

C R I T O N.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

Fin du troisième et dernier acte.

S A M S O N,

O P E R A.

1732.



AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale, qui depuis fit suspendre les représentations de Mahomet ou du Fanatisme, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de Samson. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie italienne, et que *Samson* y fit des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme; et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* et d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre de la nature des Dieux, dit que la déesse *Astarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, et qu'elle épousa

Adonis. On fait de plus qu'on célébra't la fête d'*Adonis* chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré se place ici de soi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.

PLAISIRS et AMOURS.

BACCHUS.

HERCULE.

LA VERTU.

Suivans de *la Vertu*.

PROLOGUE.

(le théâtre représente la salle de l'opéra.)

LA VOLUPTÉ sur son trône entourée des Plaisirs et des Amours.

LA VOLUPTÉ.

SUR les bords fortunés embellis par la Seine,
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.
CHOEUR à parodier.

LA VOLUPTÉ.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfans de la gloire:
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.
(entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des
guirlandes de fleurs.)

BACCHUS à Hercule.

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre:
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre;
Mais parlons par-tout avec liberté:

Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle est la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté?

H E R C U L E.

Ah ! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des ciens que j'ai soutenus :
En ces lieux je ne connais plus

Que la charmante Iole et les Plaisirs paisibles.

Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaisir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

B A C C H U S.

Ariane m'ôte à jamais
Le souvenir de mes brillans forfaits ;
Et par mes présens secourables
Je ravis la raison aux mortels misérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(ensemble.)

Volupté, reçois nos hommages ;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux et les sages :
Sans tes plaisirs, sans tes doux avantages,
Est-il des sages et des dieux ?

U N A M O U R.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre,
Le dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son vaste tour

S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde ?

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire ;
Les sages font des amans ;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, suivez les Amours ;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours ;
Soyez dieux dans votre vie.

L A V O L U P T É.

Ah ! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit ?
Quelle est cette nymphe féroce
Que la Sagesse conduit ?

C H O E U R.

Fuyons la Vertu cruelle :
Les plaisirs sont bannis par elle.

L A V E R T U.

Mère des plaisirs et des jeux,
Nécessaire aux mortels, et souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale :
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagère ;
Sans toi l'on ne m'écoute pas :
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai besoin de tes appas.

Théâtre. Tome IX.

O

Je veux instruire et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ces lieux, comme vous enchanté.

Chantons sa gloire et sa faiblesse,
Et voyons ce héros par l'amour abattu
Adorer encor la vertu
Entre les bras de la mollesse.

C H O E U R *des suivans de la Vertu.*
Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

P E R S O N N A G E S D E L A P I E C E.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRETRE.

LES CHOEURS.

S A M S O N,

O P E R A.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

*(Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés
sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)*

D E U X C H O R Y P H É E S.

T R I B U S captives,

Qui sur ces rives

Traînez vos fers ;

Tribus captives,

De qui les voix plaintives

Font retentir les airs,

Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

C H O E U R.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

U N C H O R Y P H É E.

Ainsi depuis quarante hivers

Des Philistins le pouvoir indomptable

Nous accable ;

Leur fureur est implacable ,

Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

C H O E U R.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

O 2

UN CHORYPHÉE.

Race malheureuse et divine,

Tristes Hébreux, frémissez tous :

Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine

A placer ses dieux parmi nous.

Des prêtres mensongers, pleins de zèle et de rage ;

Vont nous forcer à plier les genoux

Devant les dieux de ce climat sauvage.

Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux ;

Le Seigneur seul a notre hommage.

CHORYPHÉE.

Tant de fidélité fera chère à ses yeux.

Descendez du trône des cieux,

Fille de la clémence,

Douce espérance,

Trésor des malheureux ;

Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.

Descendez, douce espérance.

SCENE II.

SECOND CHORYPHÉE.

AH ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

*(les Prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un
autel couvert de leurs dieux.)*

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices ;

Fuyons ces monstres adorés :

De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND PRETRE-DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,

Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.

D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,

Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne ;

Adorez les dieux ses vainqueurs.

Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,

Mutins toujours vaincus, et toujours insolens :

Obéissez, il en est temps,

Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel !

Plutôt l'enfer nous engloutisse !

Périsse, périsse

Ce temple et cet autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre

Aux dieux, aux pontifes, aux rois ?

CHOEUR.

Nous méprisons vos dieux, et nous craignons les lois

Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les Personnages de la scène précédente.

SAMSON.

QUEL spectacle d'horreur !

Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur

Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent ?

Dieu des combats, regarde en ta fureur

Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle. inspire-moi ;
Venge ta cause , venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane , impie , arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon juste courroux ;
Pleurez vos dieux , craignez pour vous.
Tombez , dieux ennemis ! foyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur , et lance ici sa foudre ;
Il suffit de mon bras.

Tombez , dieux ennemis ! foyez réduits en poudre.
(*il renverse les autels.*)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilège effort ?

Le ciel se tait , vengeons sa querelle.

Servons le ciel en donnant la mort

A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort

A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

S A M S O N, les Israélites.

S A M S O N.

Vos esprits étonnés sont encore incertains ?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

S A M S O N.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ferez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

S A M S O N.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir.

Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir ;
En domptant les lions, j'appris à vous servir :
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui font leur image.

(air.)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs

Rappellera les morts à la lumière,
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(autre air.)

L'hiver détruit les fleurs et la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève sa grandeur, et nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier acte.

ACTE II.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines : dans le fond de la perspective le roi est sur son trône entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.

Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.

Sur quel roseau fragile

A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,

Samson les séduit et vous brave :

Sans doute il est armé du secours des Enfers ?

LE ROI.

L'insolent vit encore ? Allez, qu'on le faisisse ;

Préparez tout pour son supplice :

Courez, soldats, chargez de fers

Des coupables hébreux la troupe vagabonde ;

Ils sont les ennemis et le rebut du monde,

Et, détestés par-tout, détestent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS, derrière le théâtre.

Fuyons la mort, échappons au carnage ;

Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :

De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

Théâtre. Tome IX.

P

UN PHILISTIN, *entrant sur la scène.*

Il est vainqueur, il nous menace ;

Il commande aux destins ;

Il ressemble au dieu de la guerre ;

La mort est dans ses mains.

Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;

Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,

Fait fuir mes indignes soldats ?

Quel démon pour lui se déclare ?

SCENE II.

LE ROI, les Philistins autour de lui. SAMSON *suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

ROI, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,

Dans cette main sanglante

Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?

Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ?

Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,

Qui commande aux rois,

Qui souffle à son choix

Et la mort et la guerre,

Qui vous tient sous ses lois ,
Qui lance le tonnerre ,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel est ce dieu ? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au sang philistin je fasse un tel outrage ?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre dieu serait-il plus puissant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.

Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrens.

(on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! à sa voix on voit jaillir cette onde !

Des marbres amollis !

Les élémens lui sont soumis !

Est-il le souverain du monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.

Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats :

Que la foudre tombe en éclats ;

De ces fertiles champs détruisez l'espérance.

(tout le théâtre paraît embrasé.)

Brûlez, moissons ; séchez guérets ;

Embralez-vous, vastes forêts.

(au roi.)

Connaissez quelle est sa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embrase, tout se détruit ;

Un dieu terrible nous poursuit.

Brûlante flamme, affreux tonnerre,

Ciel ! ô Ciel ! sommes-nous

Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suspends, suspends cette rigueur,

Ministre impérieux d'un dieu plein de fureur !

Je commence à reconnaître

Le pouvoir dangereux de ton superbe maître ;

Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder

C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.

Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre :

A tes dieux infernaux va porter ton effroi.

Pour la dernière fois peut-être tu contemples

Et ton trône et leurs temples :

Tremble pour eux et pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Israélites.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les foldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage ;
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au camp de Bellong,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds :
Le berger se repose, et sa flûte soupire

Sous ses doigts le tendre délire
De ces innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire ;
Sonnez , annoncez sa victoire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars,
Vénus et les dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS,
DALILA Prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.

Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats ;
Prépare

A ce barbare
Les fers et le trépas.

DALILA.

O Vénus ! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours ,

Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

*Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.*

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piège aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le fuit ;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(*elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.*)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
 Au milieu du carnage ;
 Devant lui tout tremble et tout fuit.
 Le tonnerre , l'affreux orage ,
 Dans les champs font moins de ravage
 Que son nom seul en a produit
 Chez le Philistin plein de rage.
 Tous ceux qui voulaient arrêter
 Ce fier torrent dans son passage
 N'ont fait que l'irriter :
 Ils sont tombés, la mort est leur partage.
 (*on entend une harmonie douce.*)
 Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
 Semblent amollir mon courage.
 Asiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
 Vous m'invitez au repos.
 (*il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR des Prêtresses de Vénus, *revenant sur la scène.*

PLAISIRS flatteurs, amollissez son ame,
 Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire son réveil,
 Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

D A L I L A.

Vénus, inspire-nous , préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars ; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur , mon faible cœur devant lui s'intimide.

Enchaînons de fleurs

Ce guerrier terrible ;

Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

C H O E U R.

Enchaînons de fleurs

Ce héros terrible

SAMSON se réveille entouré des filles de Gaza.

Où suis-je ? en quels climats me vois-je transporté ?

Quels doux concerts se font entendre ?

Quels ravissans objets viennent de me surprendre ?

Est-ce ici le séjour de la félicité ?

D A L I L A à Samson.

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;

L'amour en ordonna les jeux ,

C'est l'amour qui les apprête :

Puissent-ils mériter un regard de vos yeux !

S A M S O N.

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable

Fait retentir ce beau séjour ?

D A L I L A.

C'était un héros indomptable,

Qui fut aimé de la mère d'amour.

Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

S A M S O N.

Parlez, vous m'allez enchanter :

Les vents viennent de s'arrêter :

Ces forêts, ces oiseaux et toute la nature

Se taisent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson. Le chœur se range
autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accom-
pagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre ;

C'est dans nos bois qu'on vient apprendre

De son culte charmant tous les secrets divins.

Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,

Que Vénus enchantait le plus beau des humains ;

Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;

Tout l'univers aimait dans le sein du loisir.

Vénus donnait au monde

L'exemple du plaisir.

S A M S O N.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !

Que je suis étonné de sentir la tendresse !

De quel poison charmant je me sens pénétré !

D A L I L A.

Sans Vénus, sans l'amour, qu'aurait-il pu prétendre ?

Dans nos bois il est adoré.

Quand il fut redoutable, il était ignoré.

Il devint dieu dès qu'il fut tendre.

Depuis cet heureux jour

Ces prés, cette onde, cet ombrage,

Inspirent le plus tendre amour

Au cœur le plus sauvage.

S A M S O N.

O Ciel ! ô troubles inconnus !

J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.

Je suis changé ; j'éprouve une flamme naissante.

(à Dalila.)

Ah ! s'il était une Vénus,

Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

D A L I L A.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens. LES HEBREUX.

L E S H E B R E U X.

N E tardez point, venez; tout un peuple fidelle
Est prêt à marcher sous vos lois:
Soyez le premier de nos rois;
Combattez et réglez: la gloire vous appelle.

S A M S O N.

Je vous suis, je le dois, j'accepte vos présens.
Ah!... quel charme puissant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

C H O E U R D E S F I L L E S D E G A Z A.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

D A L I L A.

Oubliez les combats;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous fourire;
L'amour vous tend les bras.

L E S H E B R E U X.

Craignez le plaisir décevant

ACTE TROISIEME. 181

Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas.
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre absence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance,
Et vous êtes mon seul espoir.

SCENE V.

DALILA seule.

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Par-tout il est vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchanté.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême,
Doux ramages des oiseaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais: je l'aime, je l'aime.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible,
 Mais vous entendez à quel prix.
 Découvrez le secret de sa force invincible,
 Qui commande au monde surpris.
 Un tendre hymen, un sort paisible,
 Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
 L'indifférent seul est discret:
 Samson me parlera, j'en juge par moi-même:
 L'amour n'a point de secret.

SCENE II.

DALILA seule.

SECOUREZ-MOI, tendres amours,
 Amenez la paix sur la terre;
 Cessez, trompettes et tambours,
 D'annoncer la funeste guerre;
 Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
 Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire;
 Qu'à jamais je puisse plaire,
 Puisque je sens que j'aimerai toujours!
 Secondez-moi, tendres amours,
 Amenez la paix sur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même:
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre son diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empresse à vous plaire.
Vous réglez sur vos ennemis;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA, ensemble.

N'écoutons plus le bruit des armes;
Myrte amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! Formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, et ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
 Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
 C'est le temple de l'univers;
 Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
 Y viennent demander des fers.
 Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
 C'est le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples,
 de Guerriers, de Pasteurs.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
 Ame de la nature,
 Maître des élémens,
 L'univers n'est formé, ne s'anime et ne dure
 Que par tes regards bienfaisans.
 Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
 Tout n'est rien sans tes feux.
 On craint les autres dieux, c'est Vénus qu'on adore.
 Ils règnent sur le monde, et tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
 Dans le sang, dans le carnage,
 Vainement s'endurcit;
 Tu nous défarmes;
 Nous rendons les armes;
 L'horreur à ta voix s'adoucit.

Théâtre. Tome IX.

Q

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez; votre ramage tendre

Est la voix des plaisirs.

Chantez; Vénus doit vous entendre;

Portez-lui nos soupirs.

Les filles de Flore

S'empresfent d'éclorre

Dans ce séjour;

La fraîcheur brillante

De la fleur naissante

Se passe en un jour:

Mais une plus belle

Naît auprès d'elle,

Plait à son tour.

Sensible image

Des plaisirs du bel âge,

Sensible image

Du charmant amour!

SAMSON.

Je n'y résiste plus: le charme qui m'obsède

Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens:

Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,

Et gouvernez tous mes momens.

Venez: vous vous troublez....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'est à moi de trembler.

Parlez, que voulez-vous?

ACTE QUATRIEME. 187

DALILA.

Cet amour qui m'engage

Fait ma gloire et mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'affure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez; tout fera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible?...

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez et m'aimez!...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

D A L I L A.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

S A M S O N.

Eh bien, vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès long-temps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans:
Il voulut attacher ma force et mon courage

A de si faibles ornemens:

Ils sont à lui, ma gloire est son ouvrage.

D A L I L A.

Ces cheveux, dites-vous?...

S A M S O N.

Qu'ai-je dit? malheureux!

Ma raison revient, je frissonne

De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

La terre mugit, le ciel tonne,

Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,

L'horreur épaisse de la nuit

De son voile affreux m'environne.

S A M S O N.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.

Amour! fatale volupté!

C'est toi qui m'as précipité

Dans un piège effroyable,

Et je sens que Dieu m'a quitté.

S C E N E V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VENEZ, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du Dieu des combats il est abandonné.

D A L I L A.

Que faites-vous, peuple parjure?

S A M S O N.

Quoi! de mes ennemis je fuis environné?

(il combat.)

Tombez, tyrans....

L E S P H I L I S T I N S.

Cédez, esclave.

(ensemble.)

Frappons l'ennemi qui nous brave:

D A L I L A.

Arrêtez, cruels! arrêtez,

Tournez sur moi vos cruautés,

S A M S O N.

Tombez, tyrans....

L E S P H I L I S T I N S, combattans.

Cédez, esclave.

S A M S O N.

Ah! quelle mortelle langueur!

Ma main ne peut porter cette fatale épée.

Ah Dieu! ma valeur est trompée;

Dieu retire son bras vainqueur.

L E S P H I L I S T I N S.

Frappons l'ennemi qui nous brave:

Il est vaincu; cédez, esclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous;

C'est Dieu qui me livre à vos coups.

(*on l'emmené.*)

SCENE VI.

DALILA *seule.*

O Désespoir! ô tourmens! ô tendresse!

Roi cruel! Peuples inhumains!

O Vénus, trompeuse Déesse!

Vous abusez de ma faiblesse.

Vous avez préparé, par mes fatales mains,

L'abyrne horrible où je l'entraîne;

Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains

Pour hâter sa mort et la mienne.

Trône, tombez; brûlez, autels,

Soyez réduits en poudre.

Tyrans affreux, Dieux cruels,

Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre

Vous et vos Peuples criminels!

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse,

Qu'il tombe en sacrifice

A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!

Allons partager son supplice.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu , je suis dans l'esclavage ;
Je ne te verrai plus , flambeau sacré des cieux ;

Lumière, tu fuis de mes yeux.

Lumière, brillante image

D'un Dieu ton auteur ,

Premier ouvrage

Du Créateur ;

Douce lumière ,

Nature entière ,

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur

Te cache à ma triste paupière.

Profonds abymes , etc.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS ! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race ,

Mon bras relevait ta grandeur ;
 Ma faiblesse a fait ta disgrâce.
 Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis , pardonnez
 A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
 Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
 Ce que j'adore est au tombeau !
 Profonds abymes de la terre ,
 Enfer , ouvre-toi !
 Frappez , tonnerre ,
 Ecrasez-moi !

SAMSON ET DEUX CHORYPHÉES.

Trio.

Amour , Tyran que je déteste ,
 Tu détruis la vertu , tu traînes sur tes pas
 L'erreur , le crime , le trépas :
 Trop heureux qui ne connaît pas
 Ton pouvoir aimable et funeste !

UN CHORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
 Ils viennent insulter au destin qui nous presse ;
 Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
 Les maux affreux où Dieu nous laisse !

SCENE

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philistins, SAMSON, Chœur
d'Hébreux.

LE ROI ET LE CHOEUR.

ELEVEZ vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.
Elevons nos accens etc.

CHOEUR D'ISRAELITES.
Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.
Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu..... pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.
Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête
Le menace encore et s'arrête ;
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

S C E N E I V.

SAMSON, les Israélites, le Roi, les Prêtresses de
Vénus, les Prêtres de Mars.

U N E P R E T R E S S E.

TOUS nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur son char tout fanglant,
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

U N E A U T R E.

C'est Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

L E R O I.

Eh bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
Se repose dans le silence.

S A M S O N.

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel :
On insulte ton nom, ton culte, ton autel ;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne font point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

S A M S O N.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

L E R O I.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.

Qu'avec toi ton Dieu périsse,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

S A M S O N.

Tu m'inspires enfin, c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins ;
Tu m'inspires, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

L E R O I.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire.
A tes derniers momens ?

Qu'on l'immole, il est temps ;
Frappez, il faut qu'il expire.

S A M S O N.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers :
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

R 2

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu feras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, font-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y font tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes:

Temple odieux! que tes murs se renversent,

Que tes débris se dispersent

Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA
PRINCESSE
DE
NAVARR E,
COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en son château
de Versailles, le 23 février 1745.



THE
PRINCIPLES

IN
NAVIGATION
CONSIDERED

THE
ART
OF
NAVIGATION
AS
PRACTICED
IN
1745



AVERTISSEMENT.

LE roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, et qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, et d'encouragement aux beaux arts, dont il fait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manège de Versailles, et a fait construire une salle, dont les décorations et les embellissemens sont tellement ménagés que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été construits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens

de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse et de la musique, afin que la personne auguste, à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fit un de ces ouvrages dramatiques, où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France *Charles V*, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne, car il y

régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'affervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône longtemps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui font encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle, à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête

n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes auxquels elle doit son bonheur et sa gloire.

Sa Majesté, fatisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté encore une seconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE

DE MONSIEUR

LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char et prononce
ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.

Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

*(tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les
muses et les beaux arts.)*

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je fais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'est un art qu'on ignore; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence et Bellone
Conduisant son cœur et ses pas,

La bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre:
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps

Tous ces terribles monumens,
Dressés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on désirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans:
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaissant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.

Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consomment la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide;
Cet hymen l'éternise: il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais ainsi que votre roi
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.

NOUVEAU
PROLOGUE (*)
DE LA PRINCESSE
DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE
RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION
QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE
26 NOVEMBRE 1764.

*N*OUS osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans *Versaille* au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts et les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.

Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux;

Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, *Thalie*, *Euthérpe* et *Terpsicore*
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.

(*) Nous savons que cette pièce n'est pas de l'auteur;
cependant on a cru devoir l'insérer ici.

NOUVEAU PROLOGUE. 207

*La guerre défend la patrie ,
Le commerce peut l'enrichir ;
Les lois font son repos , les arts la font fleurir.
La valeur , les talens , les travaux , l'industrie ,
Tout brille parmi vous ; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix et des arts.*

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes et vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princesse de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DOM MORILLO, seigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de *Morillo*.

LEONOR, l'une des femmes de la princesse.

HERNAND, écuyer du duc.

Un Officier des gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

*La scène est dans les jardins de dom Morillo,
sur les confins de la Navarre.*

LA

LA
PRINCESSE
DE
NAVARRÉ,
COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH, quel voyage, et quel séjour
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur dom Pèdre est un tyran barbare:
Il vous force à fuir de sa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse;
Vous fuyez la haine et l'amour;
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse!
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

CONSTANCE.

J'espère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,

Théâtre. Tome. IX.

S

210 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Seront au moins suivis d'un ennui tolérable ;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asile inviolable.
O fort ! à quels chagrins me veux-tu réserver ?
De tous côtés infortunée :
Dom Pèdre aux fers m'avait abandonnée ;
Gaston de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison ;
Mais un enlèvement, ou je suis fort trompée ,
Vaut un peu mieux qu'une prison.
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime ?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit ainsi que nous dom Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

LEONOR.

Eh pourquoi, parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer ? nos parens se font toujours hais.

LEONOR.

Belle raison !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils est moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine sépare
Le sang de Foix et le sang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour est utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine;]
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlèvemens.

Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste,
L'avez-vous vu, Madame?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce sang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.

Enfin, de peur des rois et des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaston, loin des combats,
Cette nuit trouver un asile.

LEONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,

Qu'était en effet le couvent.

Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu seulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.

212 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Grâce aux troubles affreux dont nos Etats sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A diner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;

Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse; on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LEONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LEONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne fais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

ACTE PREMIER. 213

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne fais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les soins qu'ils s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu!

LEONOR.

Son respect si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici, mais sur-tout point d'altesse en ces lieux:
Dans mes destins injurieux

Je conserve le cœur, non le rang de princesse.

Garde de découvrir mon secret à leurs yeux;

Modère ta gaité déplacée, imprudente;

Ne me parle point en suivante.

Dans le plus secret entretien

Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

S C E N E I I.

DOM MORILLO et LE DUC DE FOIX
en jeune officier, d'un côté du théâtre.

De l'autre, CONSTANCE et LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour*
Alamir.

O H, oh, qu'est-ce donc que j'entends ?
La tante est tutoyée ? Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant sur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née.
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder ;
En bon parent tu dois m'aider :
C'est une bonne aubaine ; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LEONOR *à la princesse.*

On parle ici de vous, et l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisance.

(il s'avance vers la princesse de Navarre.)

Madame, jamais mon château....

(au duc de Foix.)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, bas.

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau.... Je sens en sa présence

Un embarras tout nouveau ;

Que veut dire cela ! Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.

Ce maintien réservé glace mon éloquence ;

Elle jette sur nous un regard bien altier !

Quels grands airs ! Allons donc, fers-moi de chancelier,

Explique-lui le reste, et touche un peu son ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! ... Madame,

Tout reconnaît ici vos souveraines lois ;

Le ciel, sans doute, vous a faite

Pour en donner aux plus grands rois.

Mais du sein des grandeurs, on aime quelquefois

A se cacher dans la retraite.

On dit que les dieux autrefois

Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :

On put souvent les méconnaître ;

On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés, quel diable de langage !

Es-tu fou ?

216 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.

(à Léonor.)

Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressements daignez être attendrie;
Accordez un seul jour, ne partez que demain;
Ce jour, le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va régler le destin.

(à Morillo.)

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :
Mais, Madame, ma nièce.

MORILLO à Léonor.

Oh, c'est trop de raison.

A la fin, je serai le maître en ma maison.

Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage ;

Petites façons et grands airs ,

A mon avis, font des travers.

Humanisez un peu cette nièce sauvage.

Plus d'une reine en mon château

A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paisibles ;

Et vous savez quel trouble agite ces Etats.

A tous vos soins polis nos cœurs feront sensibles ;

Mais nous partons , daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée! Où courez-vous si vite?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

ACTE PREMIER.

217

MORILLO.

Quelle idée, et quels tristes projets!
Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire!

MORILLO.

Eh bien, espères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploierai tout le mien.

LEONOR.

Souffrez qu'on se retire;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(elles font un pas vers la porte.)

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage;

Vous obéir en tout est le premier devoir.

(ils font une révérence.)

Mais quand on cesse de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, et j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, et c'est une vertu

D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

Théâtre. Tome IX.

T

218 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

MORILLO.

La nièce est mon vrai fait, quoiqu'un pen froide et fière;
La tante sera ton affaire:

Et nous serons tous deux contens.

Que me conseilles-tu?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes et du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le temps est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, et ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh, jamais le plaisir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.

Laissez-moi partager les frais.

Il vient de venir ici près

Quelques comédiens de France,

Des Troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir:

Ils ne sont pas dignes, peut-être,

Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

ACTE PREMIER.

219

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,

Sers-moi tout comme tu voudras ;

Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.

Prépare ta petite fête :

De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.

Je veux subjuguier la friponne

Avec son air important,

Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout est-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?

Quand monseigneur ordonne, on fait exécuter.

Par mes soins secrets tout s'apprête

Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.

Mais j'ai grand'peur que votre fête

Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'est-là ce qui fait la douleur qui me presse ;

Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,

Et je veux expier le crime d'un moment

Par une éternelle tendresse.

Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

T 2

H E R N A N D.

Mais en déguisemens vous avez du malheur :
 Chez dom Pèdre en secret j'eus l'honneur de vous suivre
 En qualité de conjuré ;
 Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré ,
 Et nous sommes heureux de vivre ;
 Vos affaires ici ne tournent pas trop bien ,
 Et je crains tout pour vous.

L E D U C D E F O I X.

J'aime et je ne crains rien :
 Mon projet avorté, quoique plein de justice ,
 Dut sans doute être malheureux ;
 Je ne méritais pas un destin plus propice ,
 Mon cœur n'était point amoureux.
 Je voulais d'un tyran punir la violence ;
 Je voulais enlever Constance ,
 Pour unir nos maisons , nos noms et nos amis ;
 La seule ambition fut d'abord mon partage.
 Belle Constance, je vous vis ,
 L'amour seul arme mon courage.

H E R N A N D.

Elle ne vous vit point; c'est-là votre malheur.
 Vos grands projets lui firent peur ;
 Et dès qu'elle en fut informée ,
 Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
 En avertit toute la cour.
 Il fallut fuir alors.

L E D U C D E F O I X.

Elle fuit à son tour.
 Nos communs ennemis la rendront plus traitable.
 H E R N A N D.
 Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois;
Vous voudriez finir la mésintelligence

Du sang de Navarre et de Foix;
Vous avez en secret avec le roi de France
Un chiffre de correspondance.

Contre un roi formidable ici vous conspirez;
Vous y risquez vos jours et ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des festins;
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, et vous tient en contrainte;
Il vous faut employer et l'audace et la feinte;
Téméraire en amour et criminel d'Etat,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête,

Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici;
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,

Tout le reste est en assurance.

Dom Père périra, dom Père est trop haï.
Le fameux du Guesclin vers l'Espagne s'avance;

Le fier Anglais notre ennemi

D'un tyran détesté prend en vain la défense:
Par le bras des Français les rois sont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance;

222 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Le fort des Castillans fera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui sert la patrie et l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette ;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princesse arrive en ce canton ;
Je me rends sur la route, et me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour comme en guerre une ruse est permise.

J'arrive, et sur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement,
Et son cœur tout neuf s'humanise :
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, et le dit avec franchise.

ACTE PREMIER.

223

Je crains plus sa naïveté
Que d'une femme bien apprife
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse:

Tâche de dérouter sa curiosité;
Je vole aux pieds de la princesse.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît,

Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup?

SANCHETTE.

Beaucoup; car c'est un traître,

Ou du moins il est prêt de l'être;

Il ne prend plus à moi nul intérêt.

Avant-hier il vint, et je fus transportée

De son séduisant entretien;

Hier il m'a beaucoup flattée,

A présent il ne me dit rien.

Il court, ou je me trompe, après cette étrangère:

Moi je cours après lui, tous mes pas sont perdus;

224 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Et depuis qu'elle est chez mon père,
Il semble que je n'y sois plus.

Quelle est donc cette femme et si belle et si fière,
Pour qui l'on fait tant de façons?

On va pour elle encor donner les violons,
Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter. . . . Mademoiselle, eh bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrète.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystère
Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois par pourquoi!

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons!

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;

Ils sont parés superbement;

Ils parlent en chansons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux messieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un spectacle , un plaisir tout nouveau,
Ce que font les Français est si brillant , si beau !

SANCHETTE.

Eh, qu'est-ce qu'un spectacle ?

HERNAND.

Une chose charmante.

Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les rois, les héros sortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau

Serait encore une fête galante ;
C'est un art tout français d'expliquer ses desirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs ;
Un spectacle est sur-tout un amoureux mystère,
Pour courtoiser Sanchette et tâcher de lui plaire,

Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.

226 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire,
Le feu dont mon maître soupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrète,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avouerai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, et d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE et HERNAND sont sur le devant,
LA PRINCESSE DE NAVARRE arrive par
un des côtés du fond sur le théâtre, entre DOM
MORILLO et LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR à Morillo.

OUI, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, à part.

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE à Hernand.

On ne commence point. Je ne puis me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, et c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *veulant passer par une porte, elle s'ouvre
et paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô Ciel! suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi dom Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.
*(les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, et
tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.)*

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre;
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre:
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre,
Régnez sur nos cœurs.

LE CHOEUR *répète.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.
(marche de guerriers dansans.)

UN GUERRIER.

Lorsque Vénus vient embellir la terre,
C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Défarmé dans ses bras, sourit au tendre amour.
Toujours la beauté dispose
Des invincibles guerriers;
Et le charmant amour est sur un lit de rose
A l'ombre des lauriers.

228 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LE CHOEUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(on danse.)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,

Il va tomber la victime

De l'amour et de la valeur;

Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre présence

Tout doit s'enflammer,

Pour votre défense

Tout doit s'armer;

L'amour, la vengeance

Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre présence

Tout doit s'enflammer, etc.

(on danse.)

CONSTANCE à Léonor.

Je l'avourai, ce divertissement

Me plaît, m'alarme davantage;

On dirait qu'ils ont fu l'objet de mon voyage.

Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'est pure galanterie,

C'est un air de chevalerie,

Que prend le vieux baron pour faire l'important.

(la princesse veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.)

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes;

Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

ACTE PREMIER.

229

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux ;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre ,
Plus digne de vos yeux ?

LE CHOEUR.

Demeurez , présidez à nos fêtes ,
Et que nos cœurs soient vos conquêtes.

(Les acteurs du divertissement rentrent par le même portique.)

(pendant que Constance parle à Léonor , don Morillo qui est devant elles leur fait des mines , et Sanchette qui est alors auprès du duc de Foix le tire à part sur le devant du théâtre.)

SANCHETTE au duc de Foix.

Ecoutez donc , mon cher amant ,
L'aubade qu'on me donne est étrangement faite :
Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette ?
Qu'est-ce qu'un Mars , Vénus , des tyrans , des combats ,
Et pas un seul mot de Sanchette ?
A cette dame-ci , tout s'adresse en ces lieux :
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi , taisons-nous ; l'amour respectueux
Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche ,
Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau , quels respects ! ils sont bien ennuyeux ?

MORILLO , s'avancant vers la princesse.

Eh bien , que dites-vous de notre sérénade ?
La tante est-elle un peu contente de l'aubade ?

L E O N O R.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

L A P R I N C E S S E à *Léonor*.

Qu'est-ce que tout ceci ? Non , je ne comprends pas

Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;

Cette rusticité du seigneur du château,

Et ce goût si noble , si beau ,

D'une fête si prompte et si bien entendue.

M O R I L L O.

Eh bien donc , notre tante approuve mon cadeau.

L E O N O R.

Il me paraît brillant , fort heureux et nouveau.

M O R I L L O.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes :

Eh , eh , l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

C O N S T A N C E.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux ;

Toujours le souvenir m'en sera précieux.

M O R I L L O.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde

Sans être fêtoyée , ainsi qu'on l'est ici :

Soyez sage , demeurez-y ;

Cette fête , ma foi , n'aura pas sa seconde :

Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi ,

C'est pour votre seul bien ; car pour moi , je vous jure

Que si vous décampez , de bon cœur je l'endure ;

Et quand il vous plaira , vous pourrez nous quitter.

C O N S T A N C E.

De cette offre polie il nous faut profiter ;

Par cet autre côté permettez que je sorte.

L E O N O R.

On nous arrête encore à la seconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ; quels objets ! quels spectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'est ici le pays des romans.

(il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs et de danseuses avec des tambours de basque et des tambourins.)

(après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, et lui dit :)

Qui sont donc ces gens-ci ?

MORILLO au duc de Foix.

C'est à toi de leur dire

Ce que je ne fais point.

LE DUC DE FOIX à la princesse de Navarre.

Ce sont des gens savans,

Qui dans le ciel tout courant savent lire,

Des Mages d'autrefois illustres descendans,

A qui fut réservé le grand art de prédire.

(les astrologues arabes, qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE chante.

Nous enchaînons le temps, le plaisir fuit nos pas ;

Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;

Nous leur donnons la jouissance

Des biens même qu'ils n'ont pas ;

Le présent fuit, il nous entraîne ;

Le passé n'est plus rien.

Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien

Qui reste à la faiblesse humaine.

Nous enchaînons le temps, etc.

(on danse.)

UN ASTROLOGUE.

L'astre éclatant et doux de la fille de l'onde,

232 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Qui devance ou qui fuit le jour,
Pour vous recommençait son tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.

Mais quand les faveurs célestes
Sur nos jours précieux allaient se rassembler
Des dieux inhumains et funestes
Se plaisent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*
Dieux ennemis, dieux impitoyables ;

Soyez confondus :
Dieux secourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces astrologues me paraissent
Plus instruits du passé que du sombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laissent ;
Comme moi sur mes maux, ils semblent s'attendrir ;
Ils forment comme moi des souhaits inutiles,
Et des espérances stériles,
Sans rien prévoir, et sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princesse, et chante.*

Vous excitez la plus sincère ardeur,
Et vous ne sentez que la haine ;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur :
(*ensuite s'avancant vers Sarchette.*)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous instruire ;

Suivrez

Suivez les douces lois.

Votre cœur est né tendre ;

Aimez , mais en faisant un choix ,

Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adresse à moi , la fête était pour nous.

J'attendais , j'éprouvais des transports si jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE ,

s'adressant à Sanchette.

En mariage

Un fort heureux

Est un rare avantage ;

Ses plus doux feux

Sont un long esclavage.

Du mariage

Formez les nœuds ;

Mais ils sont dangereux.

L'amour heureux

Est trop volage.

Du mariage

Craignez les nœuds ,

Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage ?

Moi , je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage ;

Nous nous aimons , tout ira bien.

Puisque nous nous aimons , nous serons fort fidelles ;

Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles ,

Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie ,

Théâtre. Tome IX.

V

234 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait, vous enchantez mon cœur.

(on danse.)

(les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes : Sanchette veut danser avec le duc de Foix qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.)

GUILLOT, avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse :

Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX à Morillo.

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR à la princesse.

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

ACTE PREMIER.

235

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même? es-tu de sang raffiné?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles;

Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien:
Tu feras... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien,
Rebelle à la justice! allons, rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la
musique et sort avec son monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

LEONOR.

D'où vient cette retraite,

Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes:

Nos divertissemens vont finir par des larmes.

Un cruel....

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! jusqu'en ces lieux
Gaëton poursuivrait-il ses projets odieux?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit?

V 2

230 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gaston de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de son nom j'ose vous protester
Qu'ainsi que moi, pour vous, il donnerait sa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de dom Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Jusqu'en ces lieux fuivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ! sur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a désigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a sur-tout désigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher ;
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons :

ACTE PREMIER. 237

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,

Je mourrai par-tout à vos pieds.

Madame, je n'ai point la coupable imprudence

D'oser vous demander quelle est votre naissance :

Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur ;

Et le secret que vous m'en faites

Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;

Le trône est par-tout où vous êtes.

Cachez, s'il se peut, vos appas,

Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre,

Et je ne me cacherai pas,

Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENFIN, nous avons un appui :

Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en espère beaucoup, s'il prend votre défense,

238 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

C O N S T A N C E.

Mais que peut-il feul aujourd'hui
Contre le danger qui me presse ?
Le fort a fur ma tête épuisé tous ses coups.

L E O N O R.

Je craindrais le fort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princesse;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puisque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier fera pour vous.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARRÊTE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot est pressé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure ; un mot ;

Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh, rien n'est plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,

Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pousse à bout.

N'est-il pas au jardin avec cette étrangère ?

GUILLOT.

Eh vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?

240 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Vous devez l'aimer au contraire ,
Car elle est belle comme vous.

S A N C H E T T E.

D'où vient qu'on a cessé si tôt la fêrenade ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

Que veut dire un Alcade ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

D'où vient que mon père voulait

M'enfermer sous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

D'où vient qu'Alamire est près d'elle ?

G U I L L O T.

Eh, je le fais, c'est qu'elle est belle :

Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;

C'est des respects, des foins, j'en suis tout hors de moi.

Vous en seriez charmée.

S A N C H E T T E.

Ah, Guillot, le perfide !

G U I L L O T.

Adieu ; car on m'attend, on a besoin d'un guide ;

Elle veut s'en aller.

(il sort.)

S A N C H E T T E seule.

Puisse-t-elle partir,

Et me laisser mon Alamir !

Oh, que je suis honteuse et dépitée !

Il m'aimait en un jour ; en deux, suis-je quittée ?

Monsieur

Monfieur Hernand m'a dit que c'est-là le bon ton ;
 Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
 S'il était sot et laid, il me ferait fidelle,
 Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
 Il m'aimerait faute de mieux.
 Comment faut-il faire à mon âge ?
 J'ai des amans confans, ils font tous ennuyeux ;
 J'en trouve un feul aimable, et le traître eft volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE et fa Suite.

L'ALCADE.

MES amis, vous avez un important emploi ;
 Elle eft dans ces jardins ; ah, la voici, c'est elle ;
 Le portrait qu'on m'en fit me femble affez fidelle ;
 Voilà fon air, fa taille, elle eft jeune, elle eft belle ;
 Rempliffons les ordres du roi.

Soyez prêts à me fuivre et faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez fur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Meffieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous favons vous connaître ;
 Votre air nous dit affez ce que vous devez être ;
 Nous venons vous prier de venir avec nous ;
 La moitié de mes gens marchera devant vous,
 L'autre moitié fuivra ; vous ferez transportée
 Surement et fans bruit, et par-tout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi ?

Théâtre. Tome IX,

X

242 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;

Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;

Monfieur l'Amirante en fecret,

Sans nous dire qui vous êtes,

Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monfieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.

Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;

C'est notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour ;

Vous y ferez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'est pas me déplaire ;

La cour ! j'y consens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'est un honneur très-grand qui sans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour est un pays si beau !

Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château

Fut toujours ennuyeuse et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

SANCHETTE.

Eh, qu'est-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien et du mal.

On y vit d'espérance, on tâche de paraître ;

Près des belles toujours on a quelque rival,

On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ferai là, je verrai donc le roi ?

L'ALCADE.

C'est lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaisir pour moi !

Ne me trompez-vous point ? eh quoi, le roi souhaite

Que je vive à sa cour ? il veut avoir Sanchette ?

Hélas ! de tout mon cœur : il m'enlève, partons.

Est-il comme Alamir ? quelles sont ses façons ?

Comment en use-t-il, Messieurs, avec les belles ?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles ;

A ses ordres sacrés je ne fais qu'obéir.

244 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir ?

L'ALCADE.

Comment ? quel Alamir ?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plutôt à Dieu !

L'ALCADE.

Le temps presse,
La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous :
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX,
Suite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle est folle ; arrêtez, c'est ma fille.

ACTE SECOND. 245

L'ALCADE.

Comment ?

Ce n'est pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,

C'est ma fille, et je suis dom Morillo son père ;

Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,

Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence ;

C'est elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature ! on l'emmène à la cour :

Hélas ! quand fera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée

Est chez dom Morillo comme il faut révérée ;

Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE suis saisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh , qu'ai-je à craindre , moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;

C'est affaire d'Etat , vois-tu , que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat ?

MORILLO.

Eh , oui , j'apprends que près d'ici

Tous les Français sont en campagne

Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton

Alamir est leur espion ;

Cette dame est errante , et chez moi se déguise ;

Elle a tout l'air d'être comprise

Dans quelque conspiration ;

Et si tu veux que je le dise ,

Tout cela sent la pendaïson.

J'ai fait une grosse sottise

De faire entrer dans ma maison

Cette dame en ce temps de crise ,

Et cet agréable fripon

Qui me joue , et qui la courtise :

Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même ; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, tout essoufflé.

Au secours, au secours ! ah, quelle étrange aubade !

MORILLO.

Quoi donc ?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Eh bien ?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monsieur l'Alcade,

Les gens d'Alamir, des foldats,

Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,

L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,

Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,

Qui la reprend soudain, et fait tomber à bas,

Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,

Et la belle étrangère en larmes,

Des chevaux renversés, et des maîtres dessous,

Et des valets dessus, des jambes fracassées,

Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,

248 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Des lances à la fois, et des têtes cassées,
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi,
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

S A N C H E T T E.

Eh, n'est-il point blessé ?

G U I L L O T.

C'est lui qui blesse et tue ;

C'est un héros, un diable.

M O R I L L O.

Ah, quelle étrange issue ?

Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !

S'attaquer à son maître, et hasarder son cou !

Et le mien, qui pis est ! Ah, le maudit esclandre !

Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtement

Sera le digne fruit de cet emportement ;

Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre

De retenir chez moi cette fière beauté ;

Voilà ce qu'il m'en a coûté.

Assemblons nos parens, allons chez votre mère ;

Et tâchons d'affoupir cette effroyable affaire.

S A N C H E T T E, *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! prends bien soin de ce jeune officier ;

Il a tort, en effet, mais il est bien aimable,

Il est si brave !

S C E N E VI.

G U I L L O T *seul.*

AH, oui, c'est un homme admirable !

On ne peut mieux se battre, on ne peut mieux payer :

Que j'aime les héros quand ils font de l'espèce

De cet amoureux chevalier !

J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a sa tendresse.

J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse ;
C'est comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier ?
Hélas ! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuse et la valeur rapide
Étaient tant d'exploits avec tant de vertu ?
Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vu ? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu ;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.

Va, vole, réponds donc : que fait-il ? cours, arrête :
Aurait-il succombé ? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour !

LEONOR.

Hélas ! plus que jamais, le danger est extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix :

250 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.

Allez, croyez sans vous méprendre,
Qu'il fera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il ferait mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(il sort.) Tâche de t'éclaircir.

Va vite... Il ferait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien; votre ame est attendrie;
Mais sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ferait près de moi.
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me servir par le ciel réservée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée?
Non; je crois qu'en tout temps il ferait mon appui.
Puisqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez aussi pour vous, car tout vous est contraire.

En vain par-tout vous favez plaire,
Par-tout on vous poursuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour sa tête.

Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'ose vous donner du secours;
Alamir seul vous sert, le reste vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, et quel sera son sort?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel transport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'est point un aveugle transport,

C'est un sentiment légitime.

Ce qu'il a fait pour moi....

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point blessé ?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cause en tout seconda la justice.
Puisse un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice !
Mais un de vos regards doit les défarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas ! du fort encor je ressens le courroux ;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient ; je combattais pour vous :
Quelle plus belle récompense !

C O N S T A N C E.

Ce que j'entends, ce que je vois,
 Votre sort et le mien, vos discours, vos exploits,
 Tout étonne mon ame; elle en est confondue;
 Quel destin nous rassemble, et par quel noble effort,
 Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
 Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort?

L E D U C D E F O I X.

Eh, n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

C O N S T A N C E.

Quoi, vous ne connaissez ni mon nom ni mon sort,
 Ni mes malheurs, ni ma naissance?

L E D U C D E F O I X.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
 Qu'un moment de votre présence?

C O N S T A N C E.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
 Après des services si grands.

Je suis fille des rois et du sang de Navarre;
 Mon sort est cruel et bizarre:

Je fuyais ici deux tyrans:

Mais vous de qui le bras protège l'innocence,
 A votre tour daignez vous découvrir.

L E D U C D E F O I X.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir,
 Et ce bonheur me tient lieu de naissance:

Quoi! puis-je encor vous secourir?

Quels sont ces deux tyrans de qui la violence
 Vous persécutait à la fois?

Dom Pèdre est le premier? Je brave sa vengeance.
 Mais l'autre, quel est-il?

C O N S T A N C E.

L'autre est le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste, et si tendre!

Eh, que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ferez mon appui;

Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;

On le dit, il le doit, et tout le prouve assez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'est vous! c'est vous qui l'excusez!

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr si vous le haïssez.

Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;

Mais comment condamner un mortel qui vous aime?

On dit que la vertu l'a pu seule enflammer;

S'il est ainsi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!

On dit que devant vous il tremble de paraître,

Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés;

On dit qu'enfin si vous le connaissiez,

Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,

Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah! daignez épargner un soldat malheureux;

Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, et vous le paraïssez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir: il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,

254 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'assure;

Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier....

S C E N E IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX,
LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOUS? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne, et si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.

Une fête est un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.

Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes ames,
J'aimerais constamment sans espoir de retour;

Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour.

J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHE TTE, *à part.*

Mon père est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHE TTE.

Je la suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,

Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence.

SANCHE TTE, *à part.*

Est-ce moi?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,

Qui produit le respect sans inspirer la crainte,

La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,

L'anguste majesté sur le visage empreinte,

Sous les voiles de la douceur.

SANCHE TTE.

De la majesté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,

Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,

Mais en brûlant avec transport;

Et je cacherais ma tendresse,

Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.

LEONOR.

Eh bien, connaissez-vous la personne qu'il aime?

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même;

Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

S C E N E X.

MORILLO et les Personnages précédens.

M O R I L L O.

HELAS! tout cela fait trembler :
 Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille ?
 L'enfer est déchainé, mon château, ma famille,
 Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon :
 Le duc de Foix a fait investir ma maison.

C O N S T A N C E.

Le duc de Foix ? Qu'entends-je ? O Ciel, ta tyrannie
 Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

M O R I L L O.

Bon, ce n'est-là que la moindre partie
 De ce qu'il nous faut essuyer.
 Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
 Turc de religion, et breton d'origine,
 Avec des spadassins, devers Burgos chemine.
 Ce traître duc de Foix vient de s'associer
 Avec toute cette racaille.
 Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
 Et nous allons avoir bataille.

C O N S T A N C E.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister ;
 Son inévitable poursuite
 Dans le piège me précipite,
 Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
 Toujours le duc de Foix ! sa funeste tendresse
 Est pire que la haine ; il me poursuit sans cesse.

M O R I L L O.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon :
 Serait-ce

Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage ?

On fera sauter ma maison.

Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage ?

Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,

Pour que les rois et les princes

Prennent à vous tant d'intérêt,

Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, et c'est assez pour vous,

Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, UN OFFICIER du duc
de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,

Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître ;

De sa part je mets en vos mains

Cette place où lui-même il n'oserait paraître :

En son nom je viens reconnaître

Vos commandemens souverains.

Mes soldats sous vos lois vont, avec alégresse,

Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux ;

Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,

Nous répondons ici des jours de votre altesse.

MORILLO.

Son altesse ! Eh bon Dieu, quoi, Madame est princesse ?

L'OFFICIER.

Princesse de Navarre, et suprême maîtresse

De vos jours et des miens, et de votre maison.

Théâtre. Tome IX.

V

258 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

CONSTANCE.
Je suis hors de moi-même.

MORILLO.
Ah, Madame, pardonnez-moi.
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.
Vous voilà reconnue.

MORILLO.
Des mes desseins coquets la singulière issue!

SANCHETTE.
Quoi, vous êtes princesse, et faite comme nous?

L'OFFICIER.
Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.
Je rends grâce à vos soins, mais ils sont inutiles;
Je ne crains rien dans ces asiles;

Alamir est ici; contre mes oppresseurs
Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.
Alamir! de ce nom je n'ai point connaissance;
Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défense,

Nous ferons trop heureux de servir sous ses lois.
Je vous ramène aussi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais;
Echappés aux tyrans, ils nous suivent de près.

LEONOR.
Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.
Ciel! qu'est-ce que je vois?

LES TROIS GRACES et une troupe d'Amours et
de Plaisirs paraissent sur la scène.

LEONOR.

Les Grâces, les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(on danse.)

SANCHETTE au duc de Foix.

(interrompant la danse.)

Ce sont donc là ses domestiques?

Que les grands sont heureux, et qu'ils sont magnifiques!

Quoi! de toute princesse est-ce-là la maison?

Ah! que j'en fois, je vous conjure.

Quel cortège! quel train!

LE DUC DE FOIX.

Ce cortège est un don

Qui vient des mains de la nature;

Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi?

LE DUC DE FOIX.

Oui sans doute, avec vous les grâces sont ici:

Les grâces suivent la jeunesse,

Et vous les partagez avec cette princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent

Plus agréable et plus galant.

Venez que je vous parle; expliquez-moi de grâce

Ce qu'est un duc de Foix, et tout ce qui se passe:

Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,

Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(elle s'assied auprès du duc de Foix.)

(on danse.)

260 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous servons fidèlement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.
(*on danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naîsez sur nos pas.
(*on danse.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Echo, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature:
Il faut aimer à son tour.

(*on danse.*)

UN PLAISIR.

(*paroles sur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur:

Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.
(*on danse.*)

UNE BERGERE.	UN BERGER.
J'aime. et jecrains ma flamme;	Ah! le refus, la feinte
Je crains le repentir.	Ont des charmes puissans;
Tendre désir,	Désirs naissans,
Premier plaisir,	Combats charmans,
Dieu de mon ame,	Tendre contrainte,
Fais-moi moins gémir.	Tout sert les amans.

(on danse.)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(on danse.)

LE MEME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace:
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable;
Mais ferez-vous toujours inexorable?

C O N S T A N C E.

Alamir, je vous le promets.

L E D U C D E F O I X.

On ne fuit point sa destinée:

Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

C O N S T A N C E.

Les devins se trompaient; fiez-vous à mon cœur.

L E C H O E U R *chante.*

On diffère vainement;

Le sort nous entraîne,

L'amour nous amène

Au fatal moment.

(trompettes et timbales)

C O N S T A N C E.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre?

H E R N A N D, *arrivant avec précipitation.*

On marche, et les Français précipitent leurs pas:
Ils n'attendent personne.

L E D U C D E F O I X.

Ils ne m'attendront pas;

Et je vole avec eux.

C O N S T A N C E.

Les jeux et les combats

Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre?

Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

L E D U C D E F O I X.

Je fers sous les Français, et mon devoir m'appelle;

Ils combattent pour vous: jugez s'il m'est permis

De rester un moment loin d'un peuple fidèle

Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(il sort.)

CONSTANCE à Léonor.

Ah Léonor! cachons un trouble si funeste.

La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(elles sortent.)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!

Quels démons en un jour assemblent des Alcades,

Des Alamir, des férénaides,

Des princesses et des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse?

Vous suivrez Alamir, vous combattrez?

MORILLO.

Qui, moi!

Quelque sot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

Pourquoi?

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.

Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,

Ce sont des affaires fort belles;

Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,

Et je ne prends point de parti.

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUEL est notre destin ?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, dom Père est défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir

Contre un peuple né pour la gloire,

Pour vaincre et pour vous obéir.

On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne

La moitié du succès que ce grand jour nous donne :

Invincible aux combats, comme avec vous fournis,

Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades ;

Il a traité nos ennemis

Comme il a traité les Alcades.

Il est en ce moment avec le duc de Foix,

Dont nos soldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il pense à vous seule et pénétré de joie,

A vos pieds Alamir m'envoie,

Et je sens, comme lui, les transports les plus doux,

Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je veux absolument favoir de votre bouche...

HERNAND.

Eh quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un secret qui me touche ;

Je veux favoir quel est ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque assurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez ; est-ce à lui de cacher sa naissance?

Qu'est-il ? répondez-moi.

HERNAND.

C'est un brave officier

Dont l'ame est assez peu commune ;

Elle est au-dessus de son rang :

Comme tant de Français, il prodigue son sang :

Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

LEONOR.

Il la fera sans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel est son projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet,

D'aller à votre cour, d'y servir avec zèle,

De combattre pour vous, de vivre et de mourir,

De vous voir, de vous obéir,

Toujours généreux et fidelle ;

Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un sort plus éclatant !

Rien qu'un simple officier ! mais dans cette occurrence

Quel parti prend le duc de Foix ?

Théâtre. Tome IX.

Z

266 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon message est bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; et dites-lui que le cœur de Constance
S'intéresse à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un simple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel sang le destin l'a fait naître,
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.
C'est à lui de choisir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien sa modestie illustre sa valeur !

LEONOR.

C'est peu d'être modeste, il faut avoir encore

De quoi pouvoir ne l'être pas.

Mais ce héros a tout, courage, esprit, appas ;

S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,

Et vos yeux ne les verraient pas.

J'ai vu quelques héros assez insupportables ;

Et l'homme le plus vertueux

Peut être le plus ennuyeux ;

Mais comment résister à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.

Je lui dois trop d'estime et de reconnaissance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a sa récompense,

J'en crois assez votre rougeur ;

C'est de nos sentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'est l'interprète de l'honneur.

Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur

S'en indigne sur mon visage.

O Ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !

Je le crains, je me crains moi-même,

Je tremble de l'aimer, et je ne fais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé

Par ce mot dangereux, si charmant et si tendre ;

Il ne vous l'a pas prononcé,

Mais qu'il fait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! son respect encore est un charme de plus.

Alamir, Alamir a toutes les vertus.

Z z

268 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le hasard, la naissance.

Quelle injustice ! ô Ciel ! ... mais sa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ses étonnans exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix...

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en sa défense.

Sans doute il est du sang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, et je le crois.

Son amour délicat voulait que je rendisse
A tant de grandeur d'ame, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah ! si pour m'éprouver il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est prince, s'il m'aime ! ... O Ciel ! que me veut-on ?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux souffrez que je me jette ;
Madame, protégez Sanchette.

Je vous ai mal connue, et pourtant malgré moi
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine ; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le fort me seconde ;

ACTE TROISIEME. 269

C'est mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHEETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre;
Tout cela m'épouvante et ne m'importe guère;
J'aime, et c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous; parlez, soyez sincère.

SANCHEETTE.

Ah, je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, et j'avais su lui plaire;
Il devait parler à mon père;
Il est de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *se retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHEETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHEETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illusion flatteuse!

SANCHEETTE.

Peut-on se voir princesse, et n'être pas heureuse!

CONSTANCE.

Hélas! votre simplicité
Croit que dans la grandeur est la félicité;

270 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il est des malheureux.
Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'est à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour est encore effrayé;
Le ciel me conduisit de disgrâce en disgrâce,
Mon fort peut-il être envié?

SANCETTE.

Votre Altesse me fait pitié;

Mais je voudrais être à sa place.

Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.

Alamir est tout fait pour être mon amant.

Je bénis bien le ciel que vous soyez princesse,

Il faut un prince à votre Altesse;

Un simple gentilhomme est peu pour vos appas.

Seriez-vous assez rigoureuse

Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,

Vous qui semblez si généreuse?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez ne craignez rien quoi! le sang vous unit?

SANCETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,

Et d'abord je l'ai cru; souffrez que je le croie:

Madame, tout mon cœur avec vous se déploie.

Chez messieurs mes parens je me mourais d'ennui;

Il faut qu'en l'épousant, pour comble de ma joie,

J'aie dans votre cœur vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir!

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle ;

Madame, qu'avec lui votre cour sera belle !

Quel plaisir de vous y servir !

Ah ! quel charme de voir et la reine et son prince !

Un chagrin à la cour donne plus de plaisir

Que mille fêtes en province.

Mariez-nous, Madame, et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs, malheureuse Constance ;

Soyons en tous les temps digne de ma naissance...

Oui, vous l'épouserez.... comptez sur mon appui.

Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;

Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;

Et vous ferez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,

Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble et quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,

Madame, et je ne fais que j'aime

Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.

(elle fait quelques pas pour s'en aller.)

CONSTANCE.

De mon fort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE, revenant.

C'est à condition que vous m'emmènerez ?

272 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ferez si contents,

(à Léonor.)

Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.

(en s'en allant.)

Que je suis une heureuse fille!

Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille!

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A QUELS maux différens tous mes jours sont livrés!
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage?

LEONOR.

Je supportais, Madame, avec tranquillité,

Les persécutions, le couvent, le voyage;

J'essuyais même avec gaieté

Ces infortunes de passage.

Vous me faites enfin connaître la douleur;

Tout le reste n'est rien près des peines du cœur:

Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainsi par vos bontés sa parente l'épouse.

Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas!

Que mon ame ferait jalouse!

Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître....
Non, je ne l'oublierai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublierez point! vous le cédez!

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne ferait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.
Elever un héros, est-ce vous avilir?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des rois à choisir?

Alamir ne l'est pas, mais il est brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel est son pouvoir.

LEONOR.

Hélas! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au désespoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me sens charmer,
De goûter le bonheur de faire sa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.
(on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,

274 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe sous nos coups :
Triomphe , Victoire.

LEONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ses conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteste le parti
Dont la victoire a secondé ses armes ;
Quel qu'il soit , Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puisse dom Pèdre et lui l'un par l'autre périr !
Mais , ô Ciel ! conservez mon vengeur Alamir ,
Dût-il ne point m'aimer , dût-il causer mes larmes !

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE,
LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux ;
Dom Pèdre est descendu dans la nuit éternelle.

Gaston de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous , et qu'osez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je suis !
Dom Pèdre est mort , et mes ennuis
Survivraient encore à sa cendre !

ACTE TROISIEME. 275

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix vainqueur en ces lieux va se rendre.
J'ai combattu sous lui ; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi seul malheureux, (si pourtant je puis l'être,
Quand des jours plus fereins pour vous semblent renaitre)
Pénétré, plein de vous jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je fais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous est connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ?

CONSTANCE.

Je fais que d'un tendre retour

On peut payer vos vœux ; je fais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,

Peut plaire et connaître l'amour ;

Je fais qui vous aimiez, et même avant ce jour....

Elle est votre parente, et doublement heureuse.

Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse

276 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Ait pu vous chérir à son tour.

Ne partez point; je vais en parler à sa mère.
La doter richement est le moins que je dois;
Devenant votre épouse, elle me fera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.

Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens:
C'est trop peu pour mon cœur, et rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.
Sur votre renommée, à vous seule asservi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous visse;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon supplice.

Oui, c'est un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reste de la terre en est insupportable:
Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes;
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ferais la cause et l'objet de vos peines!

Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes!
Vous osez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais confoné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, et plus il semble mériter:

Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et sur-tout sa confiance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême;

278 LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
 Ni le duc de Foix ni vous-même.
 Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
 Je vous dis encor plus; son crime impardonnable
 Excitait mon juste courroux;
 Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
 Et je crains à présent de le haïr pour vous.
 Après un tel discours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez; il faut que je mérite
 Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
 Donner pour vous ma vie est mon premier devoir;
 Je puis punir encor ce rival redoutable;
 Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
 Et noyer tant de maux dans les flots de son sang;
 J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez, quel projet effroyable!
 Ah! respectez vos jours à qui je dois les miens;
 Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX, *se jetant à genoux,*
et présentant son épée.

Punissez donc son crime en terminant sa peine,
 Et puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
 Il bénira vos coups: frappez, que cette épée
 Par vos divines mains soit dans son sang trempée,
 Dans ce sang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, et qu'avez-vous pu dire?

Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire.....

Etes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore;

Je n'ose prononcer encore

Ce nom haï long-temps, et toujours dangereux;

Mais parlez: de ce nom faut-il que je jouisse ?

Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse,

Ou que de tous les noms il soit le plus heureux ?

J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable;

Faut-il vivre, faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas, je croyais vous haïr ;

Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.

Mon cœur à son courroux s'était abandonné ;

Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,

S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur !

CONSTANCE.

De dom Père et de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND

et les Acteurs de la scène précédente, Suite.

MORILLO.

ALLONS, une princesse est bonne à quelque chose;

Puisqu'elle veut te marier,

Et que ton bon cœur s'y dispose,

Je vais au plus vite, et pour cause,

Avec Alamir te lier,

Et conclure à l'instant la chose.

(apercevant Alamir qui parle bas et qui embrasse les genoux de la princesse.)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cause
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:

Elle ne répond point; ils sont d'accord.

CONSTANCE au duc de Foix, à qui elle parlait
bas auparavant.

Mon ame,

Mes Etats, mon destin, tout est au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?

Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Est un prince puissant, galant, victorieux;
Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, en se retournant vers Hernand.

Ah! dites seulement qu'il est un prince heureux;
Dites que pour jamais il consacre ses vœux
A cet objet charmant notre unique espérance,
La gloire de l'Espagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

ACTE TROISIEME. 281

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui serai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établissement;
J'aurai soin de votre hyménée.

LEONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, à la princesse.

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me faisait donc l'honneur de se moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.

La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux;

Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne:

Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

Fin du troisième et dernier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

*Le théâtre représente les Pyrénées, L'AMOUR descend
sur un char, son arc à la main.*

L' A M O U R.

DE rochers entassés amas impénétrable,
Immensé Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.

Cédez à mon pouvoir aimable ;

Cessez de diviser les climats que j'unis ;

Superbe montagne, obéis ;

Disparaissez, tombez, impuissante barrière ;

Je veux dans mes peuples chéris.

Ne voir qu'une famille entière.

Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis :

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

C H Œ U R D' A M O U R S.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

*(la montagne s'abyme insensiblement, Acteurs chantans et
dansans sur le théâtre qui n'est pas encore orné.)*

L' A M O U R.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre

A vu les remparts écroulés :

Sous les coups redoublés :

De son nouveau tonnerre ;

Je dois triompher à mon tour :

Pour changer tout sur la terre

Un mot suffit à l'Amour.

DIVERTISSEMENT. 282

CHOEUR des suivans de l'Amour.

Disparaîssiez, tombez, impuissante barrière.

Il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distingués par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons. Lilia per orbem.

L'ESPAGNE un soleil et un parélie. Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit et servat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe et animo.

(on danse.)

(paroles sur une chaconne.)

Amour, dieu charmant, ta puissance

A formé ce nouveau séjour;

Tout ressent ici ta puissance,

Et le monde entier est ta cour.

U N E F R A N Ç A I S E.

Les vrais sujets du tendre amour

Sont le peuple heureux de la France.

L E C H O E U R.

Amour, dieu charmant, ta puissance

A formé ce nouveau séjour, etc.

(on danse.)

Après la danse UNE VOIX chante alternativement avec le chœur.

Mars, Amour sont nos dieux;

Nous les servons tous deux.

A a z

Accourez après tant d'alarmes ;
 Volez, Plaisirs, enfans des cieux ;
 Au cri de Mars, au bruit des armes
 Mêlez vos sons harmonieux :
 A tant d'exploits victorieux ,
 Plaisirs, mesurez tous vos charmes,
(on danse.)

C H O E U R.

La gloire toujours nous appelle,
 Nous marchons sous ses étendards,
 Brûlant de l'ardeur la plus belle
 Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

D U O.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
 Quel peuple vous est plus fidelle ?

C H O E U R.

Mars, Amour sont nos dieux,
 Nous les servons tous deux.
(on continue la danse.)

U N F R A N Ç A I S.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
 De nos exploits victorieux ;
 Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
 Comme tu l'es des autres dieux.
(on danse.)

U N E S P A G N O L et U N N A P O L I T A I N.

A jamais de la France
 Recevons nos rois,
 Que la même vaillance
 Triomphe sous les mêmes lois.
(on danse.)

*(Air de trompettes , suivi d'un air de musettes. Parodies
 sur l'un et l'autre.)*

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau ;
C'est la gloire qui l'apprête :
Elle allume ton flambeau ;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN descend dans un char accompagné de
l'AMOUR, pendant que le chœur chante; l'HYMEN
et l'AMOUR forment une danse caractérisée; ils se
fuient, ils se chassent tour-à-tour; ils se réunissent,
ils s'embrassent et changent de flambeau.)

D U O.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidelle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains :
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX.

SECONDE VOIX.

Donnez de justes lois.

Triomphez par les armes!

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de sang, effuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

Ensemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,

Effrayez } la terre.
Rassurez }

Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(on reprend.)

Charmant Hymen, dieu tendre, etc.

(on danse.)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,

Féconde en souverains, etc.

Fin du Tome neuvième.

T A B L E

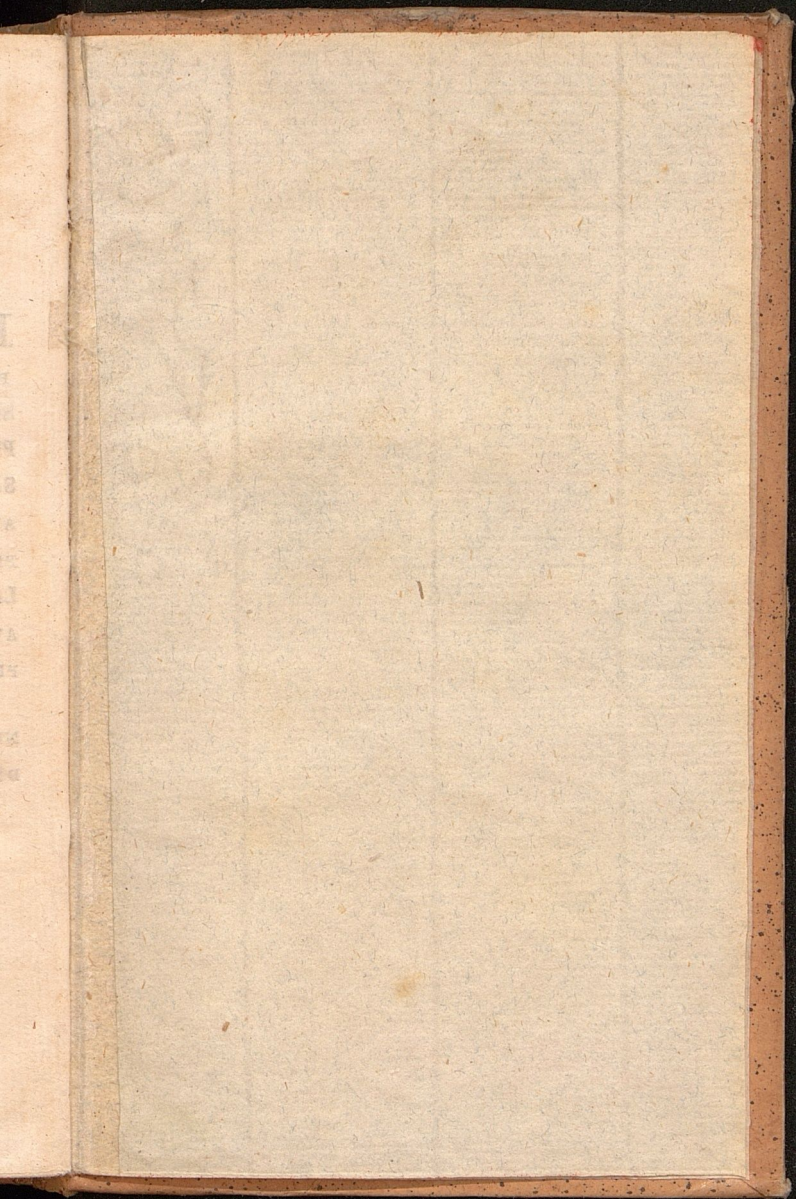
D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE DÉPOSITAIRE, <i>Comédie de Société.</i>	Page 1
PRÉFACE.	3
SOCRATE, <i>Ouvrage Dramatique.</i>	105
PRÉFACE de <i>M. Fatema</i> , traducteur.	107
SAMSON, <i>Opéra.</i>	155
AVERTISSEMENT.	157
PROLOGUE.	159
LA PRINCESSE DE NAVARRE, <i>Comédie Ballet.</i>	197
AVERTISSEMENT.	199
PROLOGUE de la fête pour le <i>Mariage de M. le Dauphin.</i>	203
NOUVEAU PROLOGUE.	206
DIVERTISSEMENT.	282

Fin de la Table du Tome neuvième.





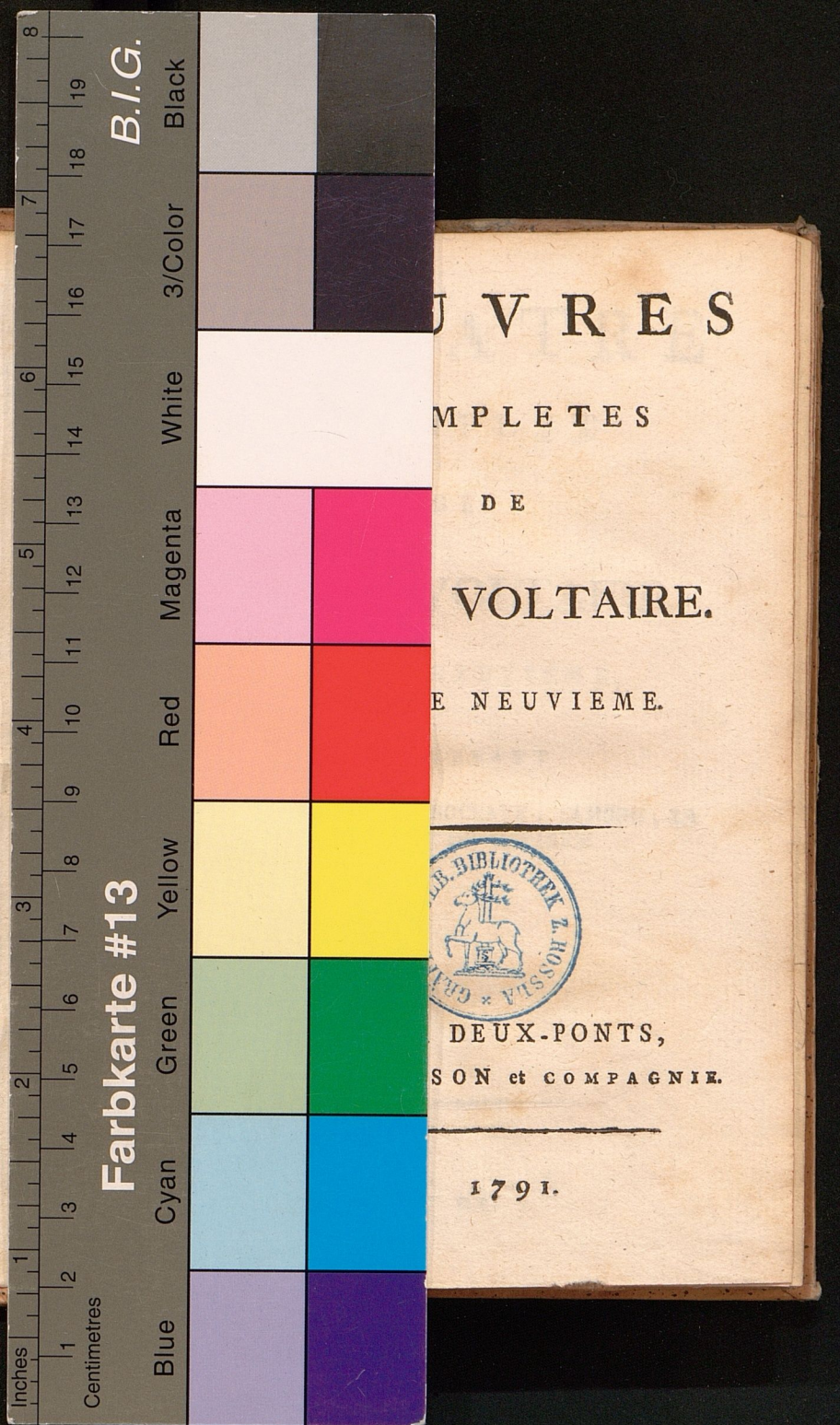
5

$22\frac{7}{2}$ (9)

$22\frac{7}{2}$
1 (9)

DL 5472c





B.I.G.

Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

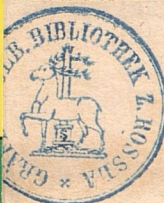
OUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

E NEUVIEME.



DEUX-PONTS,
SON et COMPAGNIE.

1791.